



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

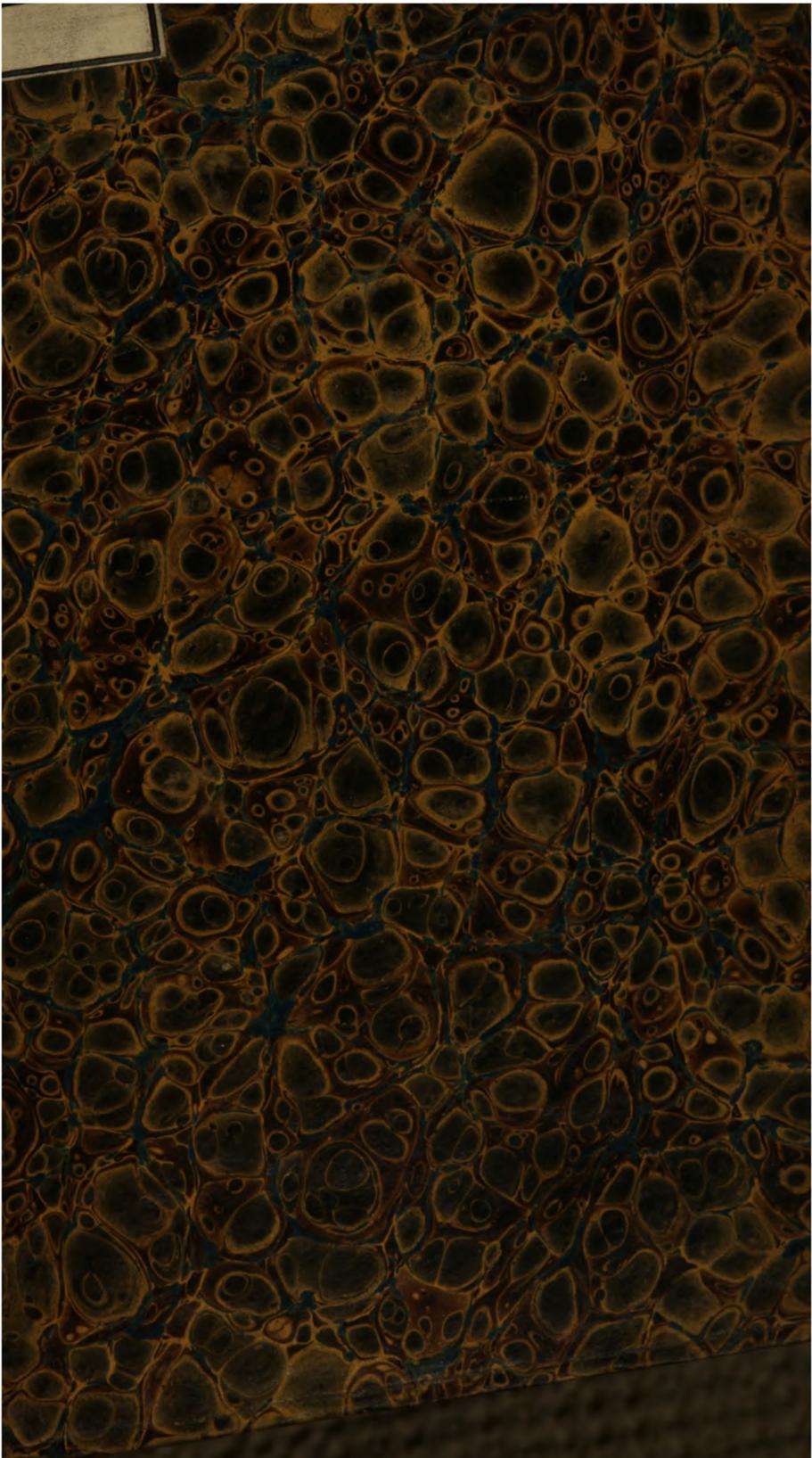
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*58. C. 81.



Torini de Fogassiera, ...

56530-B.

298

ELOGE HISTORIQUE
DE
CHARLES EMMANUEL III
Roi de Sardaigne

ELOGE HISTORIQUE
DE
CHARLES EMMANUEL III
Roi de Sardaigne

PAR
LE SENATEUR C.^{TE} T. DE F.

Quo nihil majus, meliusve terris
Fata donavere, bonique Divi,
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum,
Tempora priscum.

HORAT. Lib. IV. *Ode II.*

MILAN

MDCCCXXXIX.

IMPRIMERIE BORRONI ET SCOTTI

SUCESSEURS A VINCENT FERRARIO

rus s. Pierre all' Orto num. 893.

PRÉFACE

*N*é, et élevé dans une famille, chez qui un dévouement sans borne pour la Maison de Savoie a été transmis d'âge en âge, j'ai du dès mes plus jeunes années apprendre à révéler la mémoire des Souverains issus de cette race auguste.

Parmi ceux, qui ont fait pendant plus de huit siècles le bonheur des pays sujets à leur domination, j'ai toujours plus particulièrement vénéré le grand Charles Emmanuel III. Son nom était, au temps de ma première jeunesse, dans la bouche de tout le monde; les vieillards, qui l'avaient connu, se rappelaient encore avec plaisir le temps, où ils admiraient le Prince vraiment digne de l'être; ils se plaisaient à raconter à la jeunesse, qui l'écoutaient avec ardeur, cette glorieuse époque de notre histoire, et les jeunes gens s'attachaient davantage à l'Auguste Maison qui nous gouverne.

Depuis lors les révolutions, qui, comme de sinistres météores ont passé sur nos pays comme sur bien d'autres, ont un peu changé la face des choses.

Cependant il existe encore un grand nombre de personnes, qui sont franchement heureuses et fières d'appartenir à un pays gouverné par une longue suite de Princes qui ont toujours fait, et feront long temps encore son bonheur et sa gloire.

C'est à ces personnes, à la classe des quelles je m'honore d'appartenir, que j'adresse le petit ouvrage que j'ai écrit, il y a bien des années, dans une solitude agreste, où je passais les intervalles de repos que des occupations plus graves et plus sérieuses me laissaient de temps en temps.

Ce petit écrit est le résultat de l'étude particulière que j'ai faite de l'histoire de notre pays, à la quelle se rattache essentiellement celle de la Maison Royale de Savoie ; il est aussi la conséquence de mon admiration pour le Grand Roi, dont j'ai tracé si faiblement l'histoire. Puissent mes lecteurs pardonner la médiocrité et l'incorrection de mon style en faveur du noble but que j'ai eu de rendre toujours plus publiques les nobles actions de ce Prince Magnanime !

ELOGE HISTORIQUE
DE
CHARLES EMMANUEL III
Roi de Sardaigne

L'histoire , Juge aussi impartiale, qu'inexorable des actions des Rois, a dans tous les temps assigné à la Maison de Savoie le premier rang parmi les familles souveraines qui occupent les trônes de l'Europe.

Les Princes de cette race auguste montrèrent dès l'origine de leur maison , et dans les différentes circonstances qui concoururent à son élévation, les qualités guerrières les plus distinguées, unies à un discernement fin, une pénétration, une subtilité merveilleuse dans la science du gouvernement , et autant de sagacité pour connaître les vrais intérêts des peuples soumis à leur domination que de persévérance à suivre les moyens, qu'ils jugeaient nécessaires pour faire leur bonheur.

Aussi peu de dynasties régnantes en Europe produisirent autant de Souverains vraiment dignes

de ce rang , que la Maison de Savoie. Si les générations , qui se sont succédées depuis plus de huit siècles , ont admiré dans Amédée IX la justice et la patience unies à la piété la plus sublime ; dans Charles III une bonté touchante , dans Emmanuel Philibert et Charles Emmanuel I une valeur brillante et toutes les vertus chevaleresques, elles n'admirent pas moins dans Victor Amédée II ce mâle courage , cette fermeté de caractère , cette capacité dans les affaires de l'état , enfin cette politique habile , qui porta si loin l'éclat de sa renommée , et éleva si rapidement son auguste famille à ce degré de splendeur et de puissance où elle est maintenant parvenu.

Le Prince , dont j'entreprends aujourd'hui de tracer l'éloge a paru réunir en lui seul toutes les vertus , qui distinguèrent ses illustres ancêtres, soit qu'on le considère au milieu des horreurs et des périls de la guerre , que dans les soins pacifiques du Gouvernement , soit qu'on le suive dans les événemens de sa famille , et dans le cours ordinaire de la vie privée.

Sa naissance.

Charles - Emmanuel naquit à Turin le 27 avril 1701 ; il était le second fils de Victor - Amédée II et d'Anne de France, fille de Monsieur, frère unique de Louis XIV, et de cette Henriette d'Angleterre , qui fut le plus bel ornement de la Cour de ce grand Roi. Le berceau du jeune prince fut environné d'orâges , et de périls suscités par cette fameuse guerre de la succession d'Espagne, qui embrassa presque toute la terre au commencement du XVIII siècle ; ainsi ses yeux ne s'ouvrirent à la

lumière que pour voir autour de lui la désolation et le carnage.

Les larmes d'une mère tendre, les cris du peuple, les gémissemens d'une Cour et d'une capitale éplo-rées, qui entourés d'ennemis, les voyaient sortir de leur sein (1); furent, dit un écrivain, les jeux et les amusemens de son premier âge; (2) c'est ainsi que la divine Providence, qui voulait en faire un grand Roi, commença par affermir son âme par les épreuves toujours salutaires de l'adversité.

Malgré les soucis de la guerre, et les soins qu'il donnait au gouvernement de ses états, le Duc Victor - Amédée, mit le plus grand intérêt à pour-voir efficacement à l'éducation des Princes ses en-fans. Déjà le célèbre traité de l'*Institution d'un Prince* par M. Duguet avait été composé pour l'éducation de l'aîné d'entr'eux Victor - Amédée Prince de Piémont (3).

Le Duc de Savoie fit choix, en 1708, d'un des personnages les plus éclairés, et les plus ver-tueux de sa Cour pour lui confier la charge im-portante de présider à l'éducation des jeunes prin-ces. Le marquis de Coudré (4), d'une de plus an-

(1) La Cour se ritira à Gènes en 1706.

(2) Papon, oraison funèbre de Charles - Emmanuel III, page 7.

(3) Le manuscrit original de cet ouvrage se conserve aux archives royales, à Turin. Le comte de Noailles ambassadeur de France près de cette Cour, en fit tirer en 1755 une copie authentique.

(4) Joseph d'Arlinges marquis de Coudré, comte d'Aspre-mont, chev. Grand Croix de s. Maurice, ambassadeur à Vien-ne, à Londres et à Versailles; capitaine des Gardes du Corps; Commandant Général en Savoie; Général de Cavalerie; Cornette

ciennes et des plus illustres maisons de Savoie, fut nommé leur Gouverneur.

Dans les différens séjours, que cet illustre guerrier avait fait dans les Cours de Londres, de Versailles et de Vienne en qualité d'ambassadeur, il avait puisé les connaissances nécessaires pour former le cœur d'un Prince destiné à gouverner les hommes. Aussi les sages maximes qu'il suggérait à ses augustes élèves, surent-elles germer et fructifier dans leurs jeunes cœurs.

Le marquis de Coudré fut aidé dans les soins importants de sa charge par deux autres personnages non moins distingués de l'état : le marquis de Cortanze (1) et le comte de Borgaro (2) furent nommés le 1 mars 1708, sous-Gouverneurs des jeunes Princes.

Le Prince de Piémont fut celui des deux frères qui parut dès le commencement répondre plus avantageusement aux soins de ses instituteurs. Ses grâces naturelles, la vivacité de son esprit, son aptitude à tout, le rendaient dès lors la véritable image du Duc son père.

Charles Emmanuel, qui porta jusqu'à la mort de son frère le titre de Duc d'Aoste, s'était accoutumé à faire de l'obéissance et du respect la

blanche de la noblesse de Savoie; grand maître de la maison du Roi en 1722; mort au château de Coudré le 17 mars 1736. Il avait été nommé chevalier de l'ordre de l'Annonciade. Voyez Cigna Santi, *Serie cronologica dell' ordine supremo*.

(1) Hercule Tomas Roero, marquis de Cortanze, créé depuis chevalier de l'Annonciade le 25 mars 1733.

(2) René Auguste de Birague comte de Borgaro qui obtint le collier de l'ordre le 19 mars 1737. Voyez Cigna Santi.

loi la plus inviolable de sa conduite ; cependant à mesure qu'il avançait en âge il parvint à justifier l'opinion, que bien des personnes avaient déjà conçue de la solidité de son esprit, comme de la bonté et de la droiture de son caractère, il surpassa de plus l'idée que l'on s'était faite de ses talens, et que paraissait en avoir Victor - Amédée lui même, qu'un peu de prédilection pour l'aîné de ses enfans, éloignait en quelque sorte du second, dont les qualités peu brillantes ne l'avaient pas prévenu en sa faveur ; la taille peu avantageuse du duc d'Aoste, son maintien sérieux, grave et réservé, furent les motifs pour lesquels le Duc de Savoie se méprit sur ses qualités moins apparentes que solides (1). Aussi tint-il ce jeune Prince absolument éloigné non seulement des affaires de l'état, mais encore des études, qui pouvaient le former à la science du Gouvernement.

Ses instituteurs ne voulurent pas l'ennuyer de l'étude de la langue latine ; étude, qu'ils ne croyaient pas nécessaire pour former l'esprit d'un militaire, malgré l'exemple récent de Charles XII de Suède, qui possédait cette langue, et même la parlait avec facilité, et qui pourtant avait, comme l'on sait, acquis la réputation d'un vaillant capitaine. (2)

Enfin la longue et sanglante guerre de la succession d'Espagne paraissait devoir se terminer dès l'instant où les puissances belligérantes stipulèrent à Utrecht le traité de paix du 11 avril 1713.

(1) Marquis Costa de Beauregard. Tome III, page 101.

(2) L'Abbé Denina. *Istoria dell'Italia occidentale*, tome 4, page. 219.

Victor - Amédée réussit à élever sa maison à la dignité royale ; entreprise vainement tentée par ses ayeux ; on le vit ainsi recueillir de cette paix tous les avantages qui pouvaient le plus flatter son ambition, et qui remplissaient au de là de ses espérances toutes les vues anciennement formées par ses prédécesseurs.

1713.

Le 22 septembre Victor fut proclamé et reconnu Roi de Sicile ; il reçut l'hommage des Députés de la ville de Palerme , à la tête desquels était D. Jean de Vintimille , marquis de Gerace , grand d'Espagne, et un des principaux seigneurs siciliens.

Charles reçoit le Collier de l'ordre.

Victor - Amédée , voulut ensuite signaler cet heureux événement par des fêtes brillantes, et créer des nouveaux chevaliers de l'ordre suprême de l'Annonciade. Dans cette promotion, qui fut publiée le 24 septembre 1713, fut compris le duc d'Aoste, alors âgé de 12 ans. Le nouveau roi voulant ensuite aller se faire couronner à Palerme, envoya le marquis de Cortanze pour annoncer au vice-roi de Sicile sa détermination de se rendre dans cette île. Huit jours après, le Roi et la Reine accompagnés du jeune Duc d'Aoste , et suivis d'une Cour brillante partirent pour Nice, laissant à Turin le Prince de Piémont, que son père créa, malgré son jeune âge, son lieutenant général pour les états de terre-ferme pendant son absence.

Charles accompagne son Père en Sicile.

1713.

Après un court séjour à Nice, où ils furent complimentés par Don François Bonanno, Prince de Roccafiorita, les augustes voyageurs s'embarquèrent à Villefranche le 3 octobre sur une flotte

anglaise commandée par le vice-amiral Jennings , et sur laquelle étaient aussi quelques corps de troupes piémontaises.

Une tempête horrible qui s'éleva dès le commencement du départ rendit ce voyage assez pénible ; cependant après une navigation de huit jours la flotte royale débarqua à Palerme dans la soirée du 10 octobre ; Victor-Amédée fut reçu par les acclamations de ses nouveaux sujets ; il se rendit le 13 octobre à la cathédrale, où il reçut les hommages du Sénat, des Ministres, de D. Joseph Gasch Archevêque de Palerme, ainsi que des Evêques et Prélats du Royaume. Le 21 décembre eut lieu l'entrée solennelle du Roi dans la capitale de la Sicile. Victor-Amédée déploya dans cette occasion une magnificence qui éblouit les siciliens eux-mêmes si accoutumés au faste et à la splendeur espagnole ; aussi firent-ils de leur côté les apprêts les plus magnifiques pour célébrer dignement cette solennité.

Marquis Costa, tome 3, p. 100.

Caruso, *Memorie storiche della Sicilia*, tom. II, lib. X.

Un pavillon somptueux fut dressé sur l'immense plaine de s. Erasme ; c'est de ce point que partit le cortège : la noblesse, les Evêques et les Prélats siciliens à cheval défilèrent les premiers. Le Prince de Butera Doyen de la noblesse portait l'étendard du Royaume, que le Roi lui-même lui avait consigné ; venaient ensuite le Roi, la Reine et le Duc d'Aoste à cheval sous un dais porté par six Sénateurs ; le Capitaine de justice, prince de Trabia, tenait le cheval du Roi par la bride, et le Préteur de la ville, Prince de Scordia, celui de la Reine. Le cortège arrivé près de l'arc de triomphe, LL. MM. descendirent de cheval, et l'Archevêque

leur présenta la croix à baiser. Ayant continué leur route le Roi reçut à la porte Félice les clefs de la ville ; on fut ensuite à la cathédrale, où un *Te Deum* solennel fut chanté en musique.

Caruso, *Memorie storiche della Sicilia*, loco citato.

Ces fêtes ne furent que le prélude d'autres fêtes plus brillantes encore, que donnèrent les ambassadeurs et ministres étrangers, qui assistèrent le 24 décembre à l'imposante cérémonie du couronnement, qui eut lieu dans l'église cathédrale, avec l'assistance de trois Evêques du royaume.

Dans le court séjour que le Roi de Sicile fit au milieu de ses nouveaux sujets, il eut soin de se montrer envers eux libéral, affable, et uniquement occupé de leur bonheur ; son génie actif lui faisait déjà entrevoir quelles étaient les mesures à prendre pour vivifier ce pays si favorisé par la nature, et si négligé par ses anciens maîtres.

1714.

Avant son départ, qui eut lieu le 25 de septembre de l'année suivante, il sut, avec sa sagacité et son discernement ordinaires, choisir dans le marquis Maffei un Vice-roi, qui put remplir mieux que tout autre ses instructions, et seconder ses vues ultérieures pour le gouvernement de la Sicile.

Charles prend le titre de Prince de Piémont.

Victor, toujours plus content de la nouvelle acquisition, qu'il venait de faire débarqua à Villefranche, et reprit aussitôt la route de la capitale de ses états ; mais la Providence lui préparait à son arrivée à Turin le plus cuisant chagrin. Le jeune Prince de Piémont qu'une maladie de langueur entraînait vers la tombe, termina sa carrière à l'âge de quatorze ans, peu de temps après le retour de la famille royale. J'ai déjà dit que ce jeune prince paraissait

dès sa plus tendre enfance faire espérer de voir un jour revivre en lui les brillantes qualités du Roi son père.

Ce dernier ressentit d'autant plus de chagrin de cette perte, qu'il était loin, comme on l'a dit plus haut, d'avoir une juste idée du caractère et des excellentes qualités du Duc d'Aoste, qui prit dès lors le titre de Prince de Piémont, et qui avait été long temps traité par son père avec assez de froideur et même avec une espèce de dureté.

Cependant Victor tout en regrettant son fils cheri examina avec plus d'attention la conduite de celui qui devenait alors l'unique héritier de sa couronne, et celui-ci ne tarda pas à lui donner des preuves de la maturité de son esprit, et de la justesse de son discernement. Le Roi mit alors beaucoup de soin à l'instruire de ses principes de gouvernement; il tachait de lui inspirer l'amour de l'exactitude et des détails; lui faisait visiter ses places fortes et exercer ses troupes, enfin il l'avait admis dans ses conseils, et rien ne s'y décidait qu'après avoir été discuté en présence du Prince de Piémont. Celui-ci avait fait dès ses plus jeunes ans des progrès étonnants dans l'étude des mathématiques, et dans celles des fortifications, dont il traçait lui même les plans avec une netteté, et une précision singulières.

Il ne s'était pas moins livré à tous les autres objets, qui constituent la science militaire, et s'était appliqué surtout à cette partie si nécessaire et pourtant si souvent négligée, celle dont le but est de pourvoir sûrement et avec moins de frais possibles

Manuscrit
de Blondel ci-
té par le M.^s
Costa, tome 3,
page 140.

Mémoires
manuscrits de
ce tems.

à la subsistance des armées. Laborieux jusqu'à l'excès, soumis aux ordres de son père, et docile à ses instructions, le Prince de Piémont avait admirablement profité des leçons d'un aussi bon maître.

Le traité d'Utrecht avait paru devoir terminer une longue et désastreuse guerre, lorsque l'ambition d'un seul homme vint troubler la tranquillité dont on jouissait depuis la paix de 1713.

L'intrigant Alberoni, non content d'avoir contre toute attente saisi les rênes du gouvernement des Espagnes, forme le projet d'envahir la Sicile, et l'exécute au mépris du Traité d'Utrecht, du droit des nations, et sans déclaration de guerre.

En vain Victor-Amédée réclame l'intervention des puissances pour le maintien de ce traité. L'Empereur d'Allemagne vole lui seul à son secours, et marchant en personne contre l'Espagne à la tête de ses forces réunies, à l'aide d'une flotte anglaise, il reprend aux Espagnols la Sicile et la Sardaigne.

Traité de la
quadruple al-
liance.

Enfin l'aurore d'une paix stable vint éclairer l'horizon politique, le Traité de la quadruple alliance fut stipulé à Londres, et Victor-Amédée quoique mécontent d'échanger la Sicile contre l'île de Sardaigne, qui lui échut en partage, accéda à ce traité le 10 novembre 1718. Ce ne fut que le 17 février 1720, que le Roi d'Espagne souscrivit non sans peine à ce nouveau traité, et seulement le 8 août de cette même année la Sardaigne fut consignée à son nouveau Souverain.

Le Roi re-
çoit la Sardai-
gne en échan-
ge de la Si-
cile.

Victor pensa alors profiter du repos que la paix lui laissait pour s'occuper avec soin du gouvernement de ses états. Il songea en même temps aux mo-

yens de pourvoir à l'établissement de son fils unique, et négocia le mariage de celui-ci avec Louise Christine de Bavière, fille du Comte Palatin de Sulzbach. Cette princesse encore au printems de son âge, joignait déjà à une grande élévation d'âme, digne du sang illustre qui colait dans ses veines, un discernement au delà de toute expression, et les talens les plus heureux et les mieux cultivés. Le mariage fut célébré à Verceil le 13 mars 1722. Cette union qui avait causé tant de joie à tous les sujets du Roi, et qui paraissait devoir être si heureuse, fut néanmoins de courte durée.

Premier mariage de Charles.

La Princesse de Piémont mourut en couches l'année suivante 12 mars 1723, après avoir donné le jour à un Prince, qui ne survécut que peu de temps à sa mère.

Mort de la femme de Charles.

On rapport que la princesse Christine au lit de mort, désigna la princesse de Hesse-Reinsfeld, comme la plus digne de la remplacer auprès de Charles-Emmanuel ; quoiqu'il en soit de cette assertion, il n'en est pas moins certain, que Victor-Amédée songeant de nouveau à choisir une compagne pour son fils, et n'écoutant point les offres plus avantageuses, qui lui étaient faites, fit rechercher la main de la Princesse de Hesse Reinsfeld qui loin de séjour brillant des Cours se préparait dans la silencieuse retraite d'un cloître à se montrer à la Cour de Savoie, ornée de toutes les vertus les plus propres à former le bonheur de son époux, de sa nouvelle famille et de ses nouveaux sujets.

Papon, Oraison funèbre. - Loco citato.

Second mariage de Charles.

En effet Christine Polixène de Hesse, fille du Langrave Ernest Leopold de Rothembourg Reins-

feld, issue des plus anciens Souverains de la Germanie, à peine âgée de 17 ans et douée de la plus éclatante beauté justifia dès le premier abord la haute idée que les qualités brillantes de son esprit, la bonté et la sensibilité de son âme avaient donné d'elle; le mariage arrêté et conclu fut célébré le 19 août 1724. De nombreuses réjouissances eurent lieu à Turin: le Roi, voulant témoigner au Landgrave la satisfaction qu'il ressentait de l'alliance, que son fils avait contractée avec lui eut soin de lui envoyer par le Baron de Blonay, l'un de ses gentilhommes de la Chambre, le Collier de l'Ordre Suprême de l'Annonciade magnifiquement entouré de brillans.

Naissance
du fils aîné de
Charles.

La nouvelle Princesse de Piémont ne tarda pas de resserer les nœuds qui la liaient si intimement à son époux en accouchant le 26 juin 1726 d'un Prince, qui, en recevant sur les fonts baptismaux le noms de son Auguste aïeul, était destiné par la divine Providence à faire un jour briller sur le trône, ainsi que lui, les qualités les plus désirables dans un Souverain. Deux ans après la naissance du Duc de Savoie, la Princesse sa mère mit au monde une fille le 28 février 1728, qui reçut les noms de Marie Thérèse Eléonore.

Naissance de
la fille aînée
de Charles.

Quoique depuis son second mariage, le Prince de Piémont, alors âgé de 20 ans, reçut de son Auguste Père plus de marques de faveur, et malgré qu'il fut moins gêné dans sa manière de vivre, on ne put cependant lui faire perdre ce respect timide, que la dureté avec laquelle il avait été traité jadis, avait enraciné dans son âme.

Mort de la
Reine mère.

Il eut dans cette même année 1728 la douleur

de voir mourir la reine sa mère. Cette vertueuse Princesse, qui réunissait à la piété héréditaire de Clotilde et de Blanche de Castille les vertus aimables de son sexe, emportait dans la tombe l'amour des sujets, de son époux, et surtout les bénédictions du pauvre dont elle soulageait en secret la misère.

Les exemples de vertu qu'il avait reçus de sa mère, autant que les liens du sang qui l'attachaient à elle, avaient inspiré au Prince de Piémont les plus tendres sentimens de l'amour filial, il conserva toujours d'elle le souvenir le plus touchant.

Sa juste douleur fut un peu tempérée par la naissance de la seconde de ses filles Marie Louise Gabrielle née à Turin le 25 mars 1729.

Naissance de la seconde fille de Charles.

Elle fut bientôt suivie d'une autre sœur dont la Princesse de Piémont accoucha le 20 mars 1730, et qui fut nommée Marie Félicité. Cette auguste Princesse qui survécut à ses sœurs, et qui était destinée à donner à l'Europe l'exemple des vertus mourut dans la terre étrangère, lorsque le souffle impur des révolutions eut obligé sa famille de chercher hors de son pays un asile hospitalier.

Naissance de la troisième fille de Charles.

Cependant la mort du Duc de Parme, arrivée en 1727 excita des troubles en Europe, à cause des droits que la Reine d'Espagne, seule héritière de la maison Farnèse, avait aux duchés de Parme et Plaisance, une lutte sanglante allait s'engager entre l'Espagne et la Maison d'Autriche. L'Europe attendait avec une sorte d'impatience de voir le parti que Victor-Amédée allait prendre; mais il en prit un qui excita l'étonnement général des cabinets étrangers et surtout ceux de Vienne et de Madrid.

Soit qu'afaisé par les longs et penibles travaux de la royauté, autant que par le malheur de deux guerres désastreuses, qu'il avait eu à soutenir dans le cœur de ses états, il sentit le besoin du repos, soit qu'il fut entraîné, comme on l'a dit généralement par un bût politique, Victor-Amédée conçoit le projet de céder à son fils les rênes du Gouvernement. Cette détermination une fois prise et irrévocablement arrêtée, le Roi ne tarde pas à en instruire en secret le Prince de Piémont. Celui-ci étonné autant qu'ému d'une résolution si extraordinaire, se jette à ses pieds et lui dit tout ce qu'il croit de plus propre à le détourner d'un pareil dessein.

Mais Victor est inébranlable; en vain le jeune Prince le conjure de ne lui céder que temporairement le maniement des affaires; en vain il le supplie de continuer au moins à aider de ses sages avis l'inexpérience de son jeune âge: *Mon fils*, lui répond le vieux Monarque, *je pourrais désapprouver ce que vous feriez et ce serait mal; il vaut mieux ne plus y penser.*

Veuf depuis quatre ans Victor-Amédée ne voulut point être seul dans sa retraite. Un ancien attachement qu'il avait voué à une dame du palais de la Princesse de Piémont le décida à lui proposer de partager sa solitude. Cette Dame, déjà sur le retour, avait jadis été fort belle, et avait fait une vive impression sur le cœur du Roi dans la jeunesse de celui-ci, lorsqu'elle était au service de Madame Royale sa mère en qualité de fille d'honneur. Elle était fille du Comte de Cumiane de l'illustre maison de Canale, et avait épousé le Comte Novarino de S.^t Sé.

bastien, dont elle se trouvait veuve depuis quelque temps lorsque le Roi l'honora de l'offre de sa main, offre, qu'elle ne manqua pas d'accepter.

Après avoir pareillement communiqué à son fils ce dernier projet, le Roi Victor fit dresser l'acte d'abdication; il consulta pour cela le Chevalier Raiberti gentilhomme Niçard attaché au ministère des affaires étrangères; cet acte fut rédigé d'après le modèle de celui qui avait été adopté par Charles-Quint, lorsque cet Empereur, quittant le bruyant séjour de Madrid, avait été se renfermer dans la magnifique solitude de S.^l Idelphonse.

Il célébra secrètement le 12 août 1730 son mariage avec la Comtesse de S.^l Sébastien, pour laquelle il acheta le marquisat de Spigno, dont elle prit aussitôt le titre et dont l'acquisition couta cent mille écus.

Le 3 de septembre de cette même année, les ministres sont appelés au Chateau de Rivoli, où la Cour se trouvait alors; les Chevaliers de l'ordre suprême; les premiers Présidens du Sénat et de la Chambre des Comptes, et les grands de la couronne sont pareillement convoqués sans que personne, excepté le Prince de Piémont, et le secrétaire d'Etat, marquis del Borgo (1) notaire de la Couronne, pussent même imaginer le motif d'une convocation si extraordinaire.

Le Roi ayant à ses cotés le Prince et la Princesse de Piémont préside cette vénérable assemblée; il montre cet air imposant, qu'il sait si bien déployer dans les occasions solennelles; il rappelle dans un discours

(1) De la maison de Solar.

noble et touchant les événemens les plus importants de son règne; les guerres désastreuses qu'il a du soutenir, les fatigues inséparables du Gouvernement, son âge avancé, le besoin indispensable de mettre un intervalle entre les sollicitudes du trône, et le terrible passage de l'éternité, la sagacité et le discernement prématurés du Prince son fils et son aptitude au maniement des affaires; voilà quelle fut la substance d'un discours, que plusieurs des assistans ne purent entendre sans verser des larmes d'attendrissement. Après la lecture de l'acte d'abdication, dont la minute resta auprès du Marquis del Bor-go, le Roi parcourut le cercle et se montra très affable auprès de tous ceux, qui avaient l'honneur de l'approcher, il entretint avec bonté ceux même, qu'une simple curiosité avait attirés auprès de lui; d'un air calme et serein il ne cessait de recommander aux uns et aux autres d'être fidèles au nouveau Roi.

Il voulut ensuite, que les premiers hommages offerts à la nouvelle Reine lui fussent présentés par la Marquise de Spigno, qu'il conduisit à l'appartement de cette princesse, et la lui présentant lui même « Ma fille, lui dit-il, je viens réclamer vos bontés pour une dame, qui veut bien se sacrifier pour moi; je vous la recommande ainsi que sa famille ».

Lorsque la Cour séjournait au chateau de Rivoli il était d'usage, qu'elle allait au salut dans l'église des Capucins, le roi Victor voulut y aller comme à l'ordinaire le soir même de son abdication. On cite à ce sujet une anecdote assez curieuse, et qui

prouve combien la grand âme de ce prince savait conserver de calme et de présence d'esprit, tandis que sa famille et sa Cour étaient agitées par les secousses qu'une abdication si imprévue avait fait éprouver à tout le monde. Le Gardien des Capucins, qui officiait au salut, se trouva dans un grand embarras, auquel il n'avait pas songé lorsqu'après les paroles : *Dominus salvum fac Regem...* il ne sut lequel des deux rois il devait nommer, mais Victor, à qui rien n'échappait, se prit à chanter d'une voix forte *Carolus Emanuelem*.

Le lendemain de ce jour à jamais célèbre dans nos annales, le vieux Roi, qui ne s'était réservé seulement que 150,000 livres de revenu, et qui avait choisi pour demeure le Château de Chambéry se mis en route pour la Savoie.

Victor se retire à Chambéry.

Le nouveau Roi n'avait point encore atteint sa trentième année, lorsque par l'abdication de son père il monta sur le trône de ses aïeux, humble et modeste par caractère, ce premier pas dans la carrière de la Royauté dut l'effrayer, mais les sentimens religieux dont il était imbu lui donnèrent le plus ferme espoir, que cet Etre tout puissant, par qui règnent les rois, voudrait sans doute éclairer son inexpérience et seconder le ferme désir qu'il nourrissait de rendre heureux les peuples soumis à sa puissance.

Pénétré de tous les devoirs que la souveraineté impose, né avec l'amour de la vérité, doué d'un sens droit, et d'un coup d'œil juste, habile à discerner le mérite des personnes qui l'entouraient, il inspirait généralement le respect et la confiance; une tête froide, une âme active, un caractère ferme et patient,

beaucoup de talens acquis, et plus encore des vertus naturelles, telles sont les dispositions que Charles avait apportées sur le trône.

A peine avait-il pris congé du Roi son père, qu'il se rendit à Turin avec toute sa Cour; au jour fixé par lui il reçut d'abord l'hommage de toutes les grandes charges de la couronne, des Cours souveraines, et des autres fonctionnaires civils et militaires; à la tête du Sénat de Piémont, se trouvait alors ce fameux magistrat, qui fut par ses profondes lumières et les brillantes qualités de son esprit, le flambeau de la Magistrature Piémontaise. Le comte Charles Louis Caissotti marquis de Verdun et de S.^{te} Victoire, était né à Nice de parens pauvres; le Roi Victor juste appréciateur du vrai mérite aurait eu, par un hasard heureux, occasion de connaître le jeune Caissotti; on le peignit à ses yeux comme un jeune homme peu favorisé de la fortune, mais porté par cela même, et par son caractère à être extrêmement laborieux; on lui vanta d'ailleurs sa probité et la régularité de ses mœurs; Victor n'eut pas de peine à démêler dans le jeune Niçard, tout le feu et l'étendue de son génie, aussi il l'avait tout de suite élevé à la dignité de son procureur général, et depuis à la charge de premier président du Sénat, charge, qu'il occupait déjà lorsqu'il n'avait encore que trente quatre ans.

Le Roi reçut ensuite, suivant l'antique usage, le serment de fidélité du Corps de la noblesse. Il eut dès lors occasion de donner témoignage de sa sagesse et de sa fermeté; les anciennes familles qui composent le premier ordre de la noblesse des états de terre ferme, prétendaient dans la cérémonie de la

prestation du serment, non seulement avoir le pas sur la noblesse d'un ordre inférieur, mais manifestaient beaucoup de dissensions entr'elles au sujet de la préséance.

Charles Emanuel informé de ces prétentions qui pouvaient engendrer d'interminables discordes, fait publier le 20 novembre 1730 un Règlement (1), par lequel il dispose, que dans la cérémonie du serment le Corps de la noblesse doit intervenir sans ordre et sans aucune espèce de distinction entr'elle, que les Chevaliers de l'Annonciade doivent suivre immédiatement la noblesse deux à deux, et par rang d'ancienneté; ensuite le Seigneur du sang (2) après celui le Prince légitimé de Savoie (3) et en dernier lieu les Princes du sang. Après avoir vaqué à ces premiers soins de son gouvernement le nouveau Roi s'appliqua à porter au plus haut degré de perfection les Principes que lui avait tracés le Roi Victor; en montrant la plus grande vénération pour tout ce qui était l'ouvrage de ce dernier, il adopta généralement tous ses plans sans rien innover dans aucune partie de l'administration civile ou militaire, si n'est pour seconder d'autant plus les vues, que le Roi son père avait indiquées. Charles-Emmanuel paraissait devoir jouir pour quelque temps de ce repos, qui lui était si nécessaire pour régler les af-

(1) Regolamento da osservarsi nella funzione del solenne giuramento di fedeltà delli 20 novembre 1730.

(2) Il signore del sangue. — Victor Amedée Philippe Ferréro Fiesco prince de Messéran, petit fils de Christine fille naturelle de Charles-Emmanuel II.

(3) Victor François de Savoie marquis de Suse fils naturel du roi Victor.

fares intérieures de son gouvernement au moment surtout où il venait d'en prendre les rênes.

Démêlés avec
la Cour de Ro-
me. 1730.

Mais à la fin de cette même année, le cardinal Corsini, qui sous le nom de Clément XII venait de monter sur le trône pontifical comme successeur de Benoît XIII, crut devoir faire revivre les démêlés qui déjà avaient tant occupé son prédécesseur ainsi que le roi Victor-Amedée et qui cependant avaient été terminés entr'eux par le moyen d'un concordat négocié au nom du Roi par un ministre habile (1) et au nom du saint-siège par le cardinal Fini.

Dès les premiers mois de son exaltation Clément XII était souvent sollicité au nom du roi Charles pour l'expédition de plusieurs affaires relatives à l'exécution du Concordat.

Il s'agissait entre autres choses de l'abbaye de S. Étienne d'Ivrée, que le Roi avait conférée au Cardinal Ferréro (2); mais au lieu de seconder les vues du Roi, le Pape, au grand étonnement de tout le monde, voulut élever des doutes sur la validité du concordat, et paraissait vouloir le déclarer nul.

Ce souverain Pontife poussa même la rigueur jusqu'à fulminer l'excommunication contre les vassaux et les juges des terres qui relevaient de l'église

(1) Charles Vincent Ferrero connu d'abord sous le nom de comte de Roazio, et beaucoup plus ensuite sous celui de marquis d'Orméa.

(2) Benoît XIII pour donner au marquis d'Orméa un témoignage de sa reconnaissance, et en même temps faire quelque chose d'agréable au Roi, avait le 26 juillet 1729, créé Cardinal le Père doménicain Charles Vincent Ferréro agnat du marquis, né à Nice d'une branche de cette famille éteinte ensuite dans celle du baron Grimaldi qui en eut le fief du Sauze.

d'Asti et de l'abbaye de S. Bénigne leur défendent avec menaces de prêter hommage aux magistrats du Roi, leur enjoignant de ne reconnaître que ceux qui étaient autorisés par les évêques et les abbés comme seigneurs temporaires de leur fiefs. Clément XII voulut en outre, qu'une commission nommée par lui, et composée de Cardinaux et de Prélats, ardents et zélés défenseurs des droits du S. Siège et contraires aux intérêts du Roi s'occupât d'examiner le concordat, et les documens sur les quels il avait été fondé; déjà plusieurs mémoires avaient été imprimées de part et d'autre, et ces différens excitaient en Italie la plus grande rumeur (1).

Mais un événement d'une bien majeure importance occupait le jeune Roi, et lui causait des graves et pénibles inquiétudes. Déjà dans le mois de mars 1731, Charles-Emmanuel avait été avec sa Cour visiter le Roi son père à Chambéry. Celui-ci se plaignit du mauvais état du chateau royal de cette ville, et attribuait à ce motifs les infirmités auxquelles il disait être sujet depuis qu'il y avait établi sa demeure. Toutefois les deux Princes se traitèrent mutuellement avec affection pendant les quinze jours que dura ce premier voyage.

Il n'en fut pas de même du second, qui eut lieu au mois d'août de la même année. Les deux Rois se trouvèrent gênés l'un et l'autre à leur entrevue. Victor paraissait froid et sérieux; Charles lui repeta l'offre qu'il lui avait déjà faite, de choisir telle ville de ses états, qui lui plairait le plus et

Victor vient
reprendre la
Couronne.
1731.

(1) Denina, Storia dell'Italia occidentale.

dont le séjour pût lui être le plus agréable. La Cour se sépara au bout de trois jours et alla prendre les eaux d'Evian dans le Duché de Chablais. Le vieux Roi excité par les insinuations de l'ambitieuse marquise de Spigno, prit tout-à-coup la détermination la plus bizarre, et la plus irréfléchie. Il voulut profiter de ce que son fils était absent de Turin pour s'y rendre et y ressaisir les rênes du gouvernement. Mais le jeune Monarque prévenu à temps par un ecclésiastique qui, par un hasard heureux et extraordinaire, avait été à même d'entendre la conversation qui avait eu lieu au sujet de ce projet entre Victor Amedée et la marquise de Spigno, partit d'Evian à cheval et fut de retour à Turin le jour même où le vieux Roi arrivait au Chateau de Rivoli (1).

Il fut le lendemain rendre visite à son Père; celui-ci parut assez embarrassé et rejeta sur le besoin de changement d'air, qu'il éprouvait, le motif de son retour inopiné.

Plein de respect et de soumission pour les désirs de son père, Charles-Emmanuel donne aussitôt l'ordre de faire préparer pour la réception du vieux Roi le Chateau de Moncalieri, celle des Maisons Royales, qui par sa charmante position et par l'air pur qu'on y respire, offrait le séjour le plus sain et le plus agréable.

Victor-Amédée fut en effet s'y établir quelques jours après, mais bientôt son caractère impétueux aigri encore par l'agitation de son esprit, laissa

(1) Voyez à ce sujet les Mémoires du marquis Costa, tome 3, page 143.

percer l'envie démesurée, qu'il nourrissait, de reprendre une couronne, qu'il avait volontairement cédée à son fils. La censure la plus amère de tout ce qui se faisait dans le Gouvernement depuis son abdication; l'aigreur avec laquelle il se plaignait de son fils, tout indiquait déjà qu'un coup d'éclat, tel que celui de reprendre par adresse ou par force la pleine puissance qu'il regrettait était le projet fermement arrêté dans cette tête encore ardente, quoique affaiblie par les infirmités d'un âge assez avancé. Peut-être aussi la conduite altière de la Compagne de ses jours, son maintien peu respectueux vis-à-vis de la reine donnait à penser aux courtisans, que l'espoir d'être bientôt placée au premier rang occupait l'esprit de cette femme ambitieuse; dès le 25 de septembre de cette année Victor-Amédée déclare au marquis del Borgo, qu'il exige de lui la remise de l'acte d'abdication; le Marquis en courtisan habile, ne s'émeut point à cette déclaration inattendue et promet de rendre cet acte le lendemain; mais prenant aussitôt congé du vieux Roi, il court faire part au Roi régnant, de l'étonnant projet qui occupe l'esprit de son père.

Le grand Conseil d'État est aussitôt convoqué au palais même du monarque; la voix éloquente et persuasive du vénérable Archevêque de Turin Arborio Gattinara s'y fait entendre; il conseille avec véhémence au jeune Roi de ne pas se dessaisir du pouvoir suprême, et s'attache à lui démontrer les graves inconveniens d'une démarche contraire. Les autres membres du conseil applaudissent au discours du Prélat et adoptent son opinion.

On apprend dans ce moment par le vigilant Baron de S. Remy (1) que Victor a voulu s'introduire furtivement dans la Citadelle pour s'en rendre maître. Une démarche aussi hardie, aussi téméraire, décelle ouvertement que le vieux Roi veut à tout prix se rendre maître du Gouvernement. L'Archevêque fait encore entendre sa voix révéérée; il ne craint point de dire à Charles qu'il doit s'assurer de la personne de son père; mais Charles-Emmanuel, sur qui le respect filial, et un tendre attachement pour l'auteur de ses jours ont tant de pouvoir, repousse avec force la mesure de sureté qu'on lui propose; cependant ses esprits commençant à se calmer, il écoute avec attention l'opinion de chacun des membres du Conseils; ceux-ci se rangent de l'avis du vertueux Prélat, que le Roi ému et consterné se voit forcé d'adopter; l'ordre de l'arrestation de Victor est aussitôt rédigé, et Charles-Emmanuel, les yeux mouillés de larmes et pénétré de la plus vive douleur le signe en tremblant.

Arrestation
du roi Victor.

Aussitôt les instructions sont données aux chefs militaires, que l'on choisit pour cette importante et douloureuse mission. Le vieux roi enlevé de son lit (2) et déposé dans sa voiture veut en vain emouvoir le coeur de ses vieux compagnons d'armes (3) de ces guerriers qu'il avait si souvent conduits à la victoire; ces soldats qu'il commence à ébranler

(1) Guillaume Pallavicini Baron de S. Remy Gouverneur de la citadelle de Turin.

(2) Dans la nuit du 28 au 29 septembre 1731.

(3) Plusieurs escadrons de cavalerie entouraient la voiture du roi.

font un mouvement, mais à un signal donné les tambours se font entendre; le vieux Monarque ne peut plus faire entendre le son de sa voix affaiblie: les chevaux aussitôt partent et entraînent la voiture du royal captif, que l'on conduit ainsi au château de Rivoli.

Cependant après quelques jours de repos la fureur du fier monarque s'appaise; à cette vive agitation succède une morne stupidité; les sentimens les plus religieux remplacent les amères sensations de l'ambition déçue, et Victor est sur sa demande de nouveau transféré au château de Moncalieri, où il finit ses jours le 31 octobre de l'année suivante 1732 dans des sentimens d'une piété vive et sincère.

Mort du roi
Victor.

Charles-Emmanuel qui, comme il a été dit, avait été forcé malgré lui de servir contre son auguste père, n'en déplora pas moins la perte avec la plus sincère douleur.

Le corps de Victor-Amédée fut transporté avec la plus grande pompe à l'église collégiale du Superga qui avait été fondée par lui, et destinée à devenir la sépulture de la famille royale; il y fut déposé dans un tombeau couvert de velours noir jusqu'à tant que Victor-Amédée III son petit fils lui eut fait ériger un mausolée exécuté par les sculpteurs frères Collini, somptueux monument que l'étranger admire encore aujourd'hui dans les caves sépulcrales de Superga. Un service funèbre où toute la pompe royale fut déployée se célèbre le 11 décembre dans l'église cathédrale de S. Jean; l'oraison funèbre y fut prononcée par l'Evêque d'Alexandrie, (1) la voix éloquente de ce prélat en retraçant

(1) Mercucino Arborio de Gallinara d'une illustre famille de Verceil, neveu de l'Archevêque de Turin dont on a déjà parlé.

les nobles et brillantes qualités de l'auguste défunt, excita les larmes de ceux qui purent l'entendre et renouveler les regrets que la mort d'un si grand prince avait causé à ses sujets.

Des occupations politiques d'un genre assez sérieux vinrent faire diversion à la douleur qu'éprouvait le Roi; la guerre s'était rallumée entre l'Empereur d'Allemagne et le Roi de France; le motif apparent de cette guerre était l'élection du Roi de Pologne; Charles-Emmanuel dont le vœu le plus ardent, était de voir la balance de l'Italie rester entre ses mains, et établir ainsi un juste équilibre entre les deux puissances rivales, de manière à ne rien avoir à redouter ni de l'une ni de l'autre, crut devoir se ranger du parti de son neveu Louis XV, non qu'il fut attiré par les promesses fallacieuses que lui faisait ce dernier en s'engageant à lui livrer toute la Lombardie, mais plutôt comme je l'ai dit, par des vues particulières de politique.

Le 25 mars, jour de l'Annonciation, le Roi voulut tenir un Chapitre de l'Ordre Suprême; sa principale intention était d'honorer cet Ordre illustre en le conférant au Prince héréditaire, qui était près d'atteindre sa septième année; il voulut aussi en décorer son frère naturel le marquis de Suze, et le personnage illustre qui avait été un des guides de son enfance, le marquis Roéro de Cortanze (1).

Le traité d'alliance avec Louis XV une fois conclu, le Roi Charles déclara la guerre à l'Empereur le 14 octobre 1733. Déjà avant de l'entreprendre

(1) Voyez Cigna Santi, page 225.

les régimens d'ordonance de toutes armes avaient eu ordre de se porter sur Verceil, Mortare et Alexandrie, les bataillons provinciaux reçurent celui de garnir les diverses places du royaume.

Cependant le marquis de Carail (1) reçoit l'ordre de bloquer Novarre; le comte de la Pérouse (2) d'investir Tortone. Quarante mille français passent les Alpes et vont joindre les troupes du Roi sur la frontière de la Lombardie; cinquante mille hommes bien armés et équipés se rassemblent à Vigevano le dernier jour d'octobre; Charles Emmanuel s'arrache des bras de sa famille, quitte à regret une épouse chérie et si digne de l'être, et court prendre le commandement de l'armée coalisée, le 2 novembre suivant.

Cette brillante armée salue de ses acclamations le jeune Monarque, et conçoit de sa présence augustin les plus heureuses espérances de succès.

A peine le Roi a franchi le Tesin, que les troupes impériales s'enfuient à son approche; Pavie se rend sans coup férir; Pizzighettone, le plus ferme rempart de la Lombardie, cède à ses efforts et capitule le 30 novembre. Milan même ouvre ses portes; Crémone, Novare et Tortone se soumettent aussi dans peu de temps; enfin dans le court espace de trois mois, Charles devient le maître de toutes les forteresses du Milanais. Le 5 novembre le Roi fit son entrée dans cette vaste capitale de la

Passage du
Tessin.

Ruse de Piz-
zighettone et
de Pavie.

Prise de Mi-
lan.

(1) De l'illustre maison Isnardi, éteinte dans celle des marquis de S. Marsan.

(2) De la famille Gamba actuellement éteinte dans la personne de la marquise de Priéro.

Lombardie ; la noblesse et le peuple lui firent une réception digne de lui ; des fêtes brillantes se succédèrent. Je ne dois pas oublier de citer à ce sujet ce que le 31 décembre fut joué pour la première fois sur le grand théâtre de Milan, et en honneur de Charles Emmanuel, qui assista à cette représentation, le Drame du célèbre abbé Métastasio *Catone in Utica* ; les vers brillants de l'immortel Poète chantés par la fameuse Mestrina, firent à la Cour, et généralement à tout le public, l'impression la plus agréable.

Lois sages
que le Roi pu-
blie à Milan.

Cependant Charles au milieu des transports d'allégresse que sa présence excitait dans Milan, n'oubliait pas que ses illustres ancêtres avaient toujours eu soin de laisser dans les pays qu'ils avaient temporairement possédés des traces de leur sage administration ; il établit différentes loix de police, qui naguères y étaient encore en vigueur, et qui étaient autant des témoignages de la sagesse de ce prince.

Démêlés avec
le due de Vil-
lars.

Les ostilités qui avaient cessé pendant quelques mois de l'hiver recommencèrent en avril 1734. Charles avait aussitôt repris le poste de l'honneur. Les caprices et les bizarreries du duc de Villars lui préparaient des désagrémens.

Déjà il avait eu lieu de se plaindre des prétentions exagérées du héros français ; prétentions qui étaient cependant soutenues par l'un des meilleurs généraux de Charles, le Baron de Rebinder (1) : le Roi sous le prétexte fondé d'un manque de re-

(1) Bernard Othon baron de Rebinder suédois qui par goût s'était attaché au service du roi Victor, et qui était alors Gouverneur de Pignérol.

spect et de subordination donna l'ordre à ce Général de repartir sur le champ pour son gouvernement; le duc de Villars continuait encore à vouloir agir contre l'avis du Conseil, lorsqu'enfin rappelé par les ordres de sa Cour il dut remettre le commandement de l'armée au maréchal de Coigni, et partir pour Turin, où assailli d'une forte foire, il dut succomber le 17 juin dans sa 82.^e année. On dit qu'il mourut dans la maison et dans la chambre même où il était né, lorsque son père était ambassadeur à Turin.

Mort du duc
de Villars.

Ces divers soucis et les soins du Gouvernement ne parvenaient cependant pas à distraire le Roi des peines que lui causait le mauvais état de santé de la Reine; cette jeune Princesse était depuis quelque temps dans un état de langueur qui faisait craindre pour ses jours. Un courrier arrivé en toute hâte au champ de Milan, apprit au Roi que la Reine était plus mal; Charles n'hésita pas, il vole auprès de celle, qui avait su par ses rares vertus se captiver sa tendre affection, et l'amour de tous ceux qui l'entourait. L'état de cette Princesse n'était pourtant pas encore désespéré, et Charles vit la nécessité de revoler au champ, où de nouveaux et plus brillans succès l'attendaient encore.

Maladie de
la Reine.

Le maréchal de Coigni, soit qu'il y fût forcé par les mouvemens de l'ennemi, soit qu'il fût jaloux de se signaler en l'absence du Roi, avait le 29 juin engagé près de Parme une action qui fut des plus meurtrières.

Bataille de
Parme.

Le Roi qui était en route apprit que les armées étaient venues aux main; il continua à avancer sans

reprendre haleine, et l'aube du jour le vit arriver au champ au moment où l'ennemi venait d'être mis en déroute.

Le général autrichien Comte de Merci perdit la vie dans cette action ; le Roi eut à déplorer , en outre des blessures du marquis de Suze son frère , la perte de près de quatorze cent hommes des siens, et soixante officiers ; mais la perte de l'ennemi fut de six-mille hommes outre sept généraux tués ou blessés.

Le général Comte de Königseck honteux de cette déroute, voulut en quelque sorte la réparer ; il passa la Secchia en silence pendant la nuit, et jeta dans l'armée des Alliés la confusion et l'allarme ; mais Charles, qui dès l'aube du jour avait reconnu les différens mouvemens de l'ennemi dispose avec une admirable tranquillité la fameuse retraite de Guastalla, qui fut exécutée avec le plus grand ordre ; il protège les troupes en personne et contient les ennemis en faisant l'arrière garde.

Bataille de
Guastalla.

Un de ses meilleurs généraux de cavalerie le Comte d'Aprémont force les ennemis à lacher prise, et à se retirer à s. Bénédetto; ils reparaissent pourtant trois jours après, et le Comte de Königseck manifeste le dessein de livrer bataille; elle eut lieu le 19 et dura pendant 12 heures consécutives avec un acharnement égal de part et d'autre.

Lors du commencement de l'action Charles Emmanuel se trouvait à la messe, il invoquait le Dieu des armées en faveur de sa cause; déjà il entendait le bruit meurtrier des canons, mais il ne montre ni altération ni impatience; on croit devoir l'avertir

que les ennemis s'avancent. « *Lasseje fè* » répond-il avec tranquillité (1). L'auguste sacrifice s'achève; il monte à cheval, et jettant un regard satisfait sur ses troupes, son premier soin est d'appeler auprès de lui ceux des gardes du corps qui, peu de temps auparavant, avaient failli le laisser enlever par l'ennemi, et avec cet air de bonté qui lui est propre « Messieurs » leur dit-il, « je compte sur la sincérité de votre repentir, et je vous ai nommé aujourd'hui de garde auprès de moi », « J'espère » ajouta-t-il d'un air fier « vous mener si loin, que vous réparerez votre faute et que vos camarades vous verront de bon oeil » (2). Ce trait touchant de magnanime bonté émeut ces jeunes guerriers, et ranime leur ardeur; ils jurent de mourir pour leur Roi, et ils tiennent parole; plusieurs d'entr'eux sont tués à côté de lui.

Trait de bonté du Roi.

Pendant la cavalerie du Roi, et le corps entier des Gardes du Corps avaient engagé l'action par un charge brillante en enlevant 5 drapeaux à l'ennemi.

Le Roi, suivant l'exemple des généraux Français endosse une cuirasse, mais se trouvant incommodé de cette armure, il la quitte peu après, et se montre dans la mêlée en simple veste de taffetas blanc.

Cette circonstance n'échappe point aux soldats des deux nations, ils rivalisent de zèle et d'amour pour cet Auguste Chef.

(1) *Laissez les faire.*

(2) Le Marquis Costa, tome III, page 284.

Accompagné du Marquis d'Orméa et de l'Ambassadeur Français, Charles se montre pendant toute la journée aussi imperturbable dans les combats que dans les autres actions de sa vie.

La sérénité, la gaiété même ne cessèrent de se manifester sur son front; il voit l'opiniâtre résistance de l'ennemi, et ordonne au Marquis de Maillebois de le charger en flanc à la bayonnette; cette manœuvre est suivie d'un plein succès; une action sanglante s'engage; le Prince Louis de Wurtemberg est tué, ainsi que le Prince de Valdeck, huit mille autrichiens jonchent le champ de bataille; Königseck enfin se replie le soir même sur Luzzara et repasse le Pô le jour suivant. Ainsi finit cette fameuse bataille de Guastalla, où les ennemis et les alliés eurent l'occasion d'admirer dans Charles-Emmanuel non seulement une brillante valeur, mais en même temps ce sang froid, cette présence d'esprit, en un mot ces talens militaires qui constituent le Général habile et le vaillant guerrier. Cependant on entre de part et d'autre en quartier d'hiver. Dès les premiers jours de la campagne suivante qui commença en avril 1735, le Roi de France et de Sardaigne réunis d'intérêt et de volonté quoique disposés à combattre l'ennemi traitaient secrètement avec lui.

Le Duc de Noailles, investi du commandement de l'armée française, avait à ce sujet reçu des instructions de son gouvernement.

Charles-Emmanuel, qui avait passé l'hiver tantôt près de la Reine à Turin, tantôt à Milan, se trouve le 20 mai à Crémone, où il arrête avec le Duc de Noailles le plan de la nouvelle campagne.

Ce plan, une fois adopté, le Roi passa l'Oglio près de Cannelto et fut au devant du Comte de Königseck, dont l'armée se trouvait campée entre le Veronais et le Mantouan; il le força dès lors de prendre la route du Tyrol et de se retirer vers Trente.

Mantoue et la Mirandole étaient les seules places qui restaient aux Impériaux. La Reine d'Espagne, qui voulait établir à Parme et Plaisance l'infant D. Philippe, son fils, désirait y ajouter le Mantouan, et avait donné ordre au Duc de Montemar, général en chef des ses troupes, d'agir en conséquence. Mais Charles-Emmanuel qui voyait que l'intention de la Reine d'Espagne n'était pas de consentir au traité, par le quel la France lui avait promis la cession du Milanais, refusa de concourir à l'entreprise de Montemar. Ainsi cette campagne se passa presque dans une inaction totale.

La France de son côté, qui avait à soutenir sur le Rhin une guerre autrement importante, ne faisait passer au Duc de Noailles que de bien faibles secours, qui ne suffisaient pas à l'entretien de ses troupes.

Le Roi fut dans ce temps prendre les eaux de Botalano dans le Crémonais, et s'acheminant ensuite vers la capitale de ses états, il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il y reçut un courrier, par lequel le Cardinal de Fleury lui donnait avis d'un armistice conclu entre la France et l'Empereur, quant à la portion du Milanais qui lui avait été promise; le ministre n'avait pas honte d'avouer, qu'il avait été impossible de l'obtenir de l'Espagne, et se borna

Il va prendre les eaux dans le Crémonais.

Armistice entre l'Empire et la France.

à assurer le Roi, que la France saisisrait quelque autre occasion de lui témoigner sa reconnaissance. (1)

Charles à qui les succès des campagnes précédentes étaient dus en grande partie, fut extrêmement mécontent de voir qu'on lui manquait de parole ; il sut cependant se contraindre et dissimuler la juste indignation qu'il éprouvait.

Un chagrin bien plus vif et plus sensible vint abreuver son âme. La Reine était parvenue au terme de sa vertueuse carrière.

Mort de la Reine.

Ni les soins assidus du plus tendre époux, ni les vœux innocents de son jeune fils, ni les prières que ses sujets offraient à Dieu par l'intercession de la Reine des cieux, (2) rien ne put sauver les jours de cette Princesse accomplie ; la mort impitoyable l'enlève à sa famille et aux malheureux dont elle était la mère.

Polizène rendit le dernier soupir le 13 juin 1735, âgée de 28 ans.

Les habitans de Turin qui avaient conçu pour elle la plus respectueuse affection, la reportèrent par la suite vers la sœur chérie de cette Reine adorée, Christine de Hesse Reinsfeld lorsque cette princesse épousa le 1 mai 1740, Louis de Savoie-Carignan premier Prince du sang. Cette Princesse étant morte en 1754, la consternation générale qui se manifesta parmi les habitans de la capitale lorsqu'elle fut à ses derniers momens, est inexprimable.

(1) Mémoires du marquis Costa, tome III, page 175.

(2) Il y eut pendant toute la maladie de la Reine une affluence considérable d'habitans de Turin au sanctuaire de la Consolata.

La paix générale, qui fut signée à Vienne le 18 novembre 1738, vint d'autant plus faire diversion à ce cruel événement, que le Roi, qui la ratifia le 3 février suivant, acquit par elle le Novarais, le Tortonais, les quatres terres de s. Fédèle, Torre, Fonte gravédo, Campo Maggiore, et en outre quelques uns des fiefs impériaux qui sont situés dans cette chaîne de montagnes du Piémont qu'on appelle les Langhes. Par un des articles principaux des préliminaires de ce traité de paix, le Duc François de Lorraine ayant épousé Marie Thérèse, fille aînée de l'Empereur Charles VI, il reçut en échange de la Lorraine le Grand Duché de Toscane.

Paix
de Vienne.

Les augustes époux en revenant de Florence à Vienne en 1735 passèrent à Turin. Charles-Emanuel accueillit ses hôtes illustres par des fêtes où il déploya cette magnificence par laquelle il savait dans les occasions d'éclat s'écarter de cette sage économie qui formait la principale base de son caractère.

Le Grand
Duc de Tosca-
ne va à Turin.

La paix qui ne se publia définitivement qu'en 1739, avait été le signal de nouvelles fêtes tant à Vienne qu'à Florence et à Turin. Mais cette joie si sincère, si générale avait bientôt été troublée par la perte, que ces diverses Cours firent d'un Prince que la chrétienté, dont il avait été le plus ferme appui, dût universellement regretter. Eugène François Prince de Savoie-Carignan mourut à Vienne le 28 avril 1736. Ce grand Capitaine dont la vie eut été digne d'un historien comme Plutarque, fut également regretté par la Cour de Vienne qu'il avait servie avec tant de gloire, et plus encore par la

Mort du
prince Eugène

Cour de Savoie, non seulement à cause des liens du sang qui l'unissaient à elle, mais aussi pour les services éminens que ce grand Prince avait su lui rendre dans diverses circonstances.

Troisième
mariage de
Charles.

Dans les loisirs de la paix Charles pensa à se choisir une nouvelle épouse, qui put lui donner d'autres appuis de sa couronne.

Il la choisit dans cette race auguste dont les aïeux avaient eu tant de ressemblance avec les siens par leur amour pour leurs peuples. Elisabeth de Lorraine fille de Léopold et sœur de François Grand Duc de Toscane, est celle qu'il destine pour servir de mère à son fils bien aimé, et pour compagne de son trône. Cette Princesse possédait la franchise et la gaiété ouverte et sincère, qui étaient alors les vertus si nécessaires pour se soulager dans les soins laborieux du Gouvernement, que la guerre avait pourtant ralentis, et qu'il prévoyait devoir reprendre avec vigueur.

Ses esperances et celles de ses sujets ne furent point vaines; la jeune Princesse qui avait été jusqu'alors l'ornement de la Cour de Lorraine était destinée par la Providence à devenir l'idole de la Cour de Turin: la demande de sa main fut faite sans les formes de l'étiquette.

Le Prince de Carignan, muni de la procuration du Roi, partit pour Lunéville et épousa en son nom la Princesse Elisabeth.

Charles qui voulait accroître la splendeur de sa Cour par la réception de la jeune Reine et en même temps récompenser ceux, qui dans la guerre précédente ou dans l'administration du gouverne-

ment lui avaient donné le plus de preuves de leur zèle tint un chapitre de l'ordre de l'Annonciade dans lequel il proclama le 19 mars 1737 neuf nouveaux chevaliers, parmi lesquels il se plut à distinguer le Comte de Birague son Sous-Gouverneur, le marquis d'Orméa, ce ministre zélé qui, aux soins du Cabinet avait jointe les sollicitudes de la guerre, et le marquis de Breille (1) à qui il avait dès l'année 1733 confié la surintendance de l'éducation du Prince héréditaire duc de Savoie.

Après cette promotion le Roi suivi de toute sa Cour et de celle qu'il destinait à la nouvelle Reine partit pour aller au devant d'elle jusqu'au Chambéry. Les deux époux furent charmés l'un de l'autre et après un séjour d'une semaine qu'il firent dans l'ancienne capitale de leurs états, ils prirent la route de Turin où ils arrivèrent dans la soirée du 31 mars. Le premier avril le mariage fut ratifié avec la pompe la plus brillante ; cette auguste cérémonie fut suivie de fêtes magnifiques.

Le Roi pensa ensuite à profiter de l'instant de tranquillité qui régnait en Europe pour s'occuper avec la plus active sollicitude des améliorations qu'il voulait depuis long temps apporter à son gouvernement. Déjà par son edit du 27 juillet 1736 il avait ordonné que la principale rue de Turin, celle de Dora Grossa, fut alignée; et pour engager les habitans à y bâtir des maisons selon les nouveaux plans approuvés par lui, il leur avait accordé plusieurs privilèges et entr'autres celui de pouvoir établir des fidéicommiss dans leur descendance.

(1) De la maison de Solar des comtes de Favria.

La crainte d'une nouvelle rupture entre les puissances lui suggéra de prendre les moyens nécessaires pour soutenir une nouvelle guerre avec avantage.

Création de
l'école d'artil-
lerie et du
Corps de To-
pographes.

C'est alors que fut créée cette école Royale d'artillerie devenue depuis si fameuse, ainsi que le corps d'ingénieurs topographes pour servir dans l'état major général de l'armée. Il acheva aussi, ou poursuivit les travaux commencés sous le Roi son père pour rendre inexpugnables les forteresses de ses états.

Cadastré de
Savoie.
Achèvement
du
grand-Théâtre.

Toutes ces précautions n'absorbèrent pas en entier tous ses soins, car tandis qu'une sage prévoyance lui dictait toutes les mesures, la grande opération du cadastre s'achevait en Savoie, et Turin vit élever dans ses murs le grand Théâtre Royal; ce somptueux monument de la grandeur de son règne bâti par ses ordres d'après les desseins du célèbre architecte le Comte Benoît Alfieri, s'ouvrit au public pour la première fois le 26 décembre 1740.

Nouveau
Concordat
avec le Sainte
Siège.

C'est aussi dans ce temps que se terminèrent définitivement avec le Saint Siège ces démêlés, qui causaient au cœur religieux du Roi Charles une peine si sensible. Benoît XIV, ce Pontife éclairé dont l'esprit était aussi conciliant qu'aimable, venait de s'asseoir sur la Chaire de S. Pierre; il était réservé au Marquis d'Ormea, qui déjà s'était acquis tant d'éloges lors des premières négociations, de conduire à leur terme celles qui allaient se renouer.

Ses soins ne furent pas infructueux; le nouveau concordat confirmatif du précédent fut publié

le 5 janvier 1741. Le souverain Pontife accorda à perpétuité à la maison de Savoie, non seulement le droit de nomination aux bénéfices concistoriaux dans les provinces d'Acqui, de Casal, d'Alexandrie, de la Lumelline et de la Vallée de Sésia, mais il mit fin pareillement aux autres différens, en conférant au Roi et à ses successeurs le titre de Vicaire perpétuel du S. Siège.

Charles fut si satisfait de voir une parfaite harmonie retablie pour toujours entre la Cour de Rome et lui, qu'il éleva le marquis d'Ormea à la plus haute dignité de ses états en le nommant Grand Chancelier et le confirmant en même temps dans la charge de Ministre des affaires étrangères, chose jusqu'alors inusitée.

Le marquis d'Ormea est nommé Grand Chancelier.

Cependant la Reine après avoir accouché de deux enfans, le Duc d'Aoste et la Princesse Marguerite qui précédèrent leur mère dans la tombe, mit au jour le 21 juin 1741 un second fils qui reçut sur les font baptismaux le noms de Benoît Maurice, et auquel le Roi donna le titre de Duc de Chablais; mais la naissance de ce prince fut la source de cuisans chagrins, puisqu'elle fut cause de la mort de la Reine, qui cessa de vivre des suites de cette couche le 3 juillet suivant (1). En perdant cette Reine adorée les sujets du Roi furent saisis de la plus vive douleur.

Naissance du Duc de Chablais.

Mort de la Reine

Mais rien ne peut égaler celle que ressentit son époux infortuné; en vain veut-on lui offrir toute

(1) Le 8 août 1741 eut lieu le service funèbre, l'Evêque de Saluces M. Purpurat prononça l'oraison funèbre.

espèce de consolations, en vain le supplie-t-on d'avoir soin de ses jours si précieux pour le bien de l'état, il repousse tous ceux qui l'approchent, il veut loin de tout le monde vivre isolé dans ses vastes appartemens en proie au plus violent désespoir ; il ne parvient enfin à retrouver un peu de calme que dans la solitaire et paisible chartreuse de Colégno, où il court se renfermer pour quelque temps au milieu de ces pieux cénobites, qui par leur détachement vivent déjà loin de cette terre d'exil, et semblent jouir par anticipation du bonheur céleste. Le silence de la retraite, les sages exhortations de ces vertueux solitaires font trêve à la douleur de Charles, et Dieu parle enfin à son cœur. Il se souvient que, père tendre, il se doit à ses enfans ; Souverain adoré, ses momens doivent être consacrés à son peuple ; vaillant capitaine, il doit à la gloire de son nom d'en soutenir l'éclat que ses victoires ont déjà illustré.

Mort de
Charles VI.

L'occasion lui est bientôt fournie ; l'Empereur Charles VI, le dernier descendant des Othons et des Frédériques meurt à Vienne le 20 octobre 1740, l'incendie général que cette mort devait faire éclater en Europe, minait sourdement l'empire germanique.

Les souverains d'Espagne, de Naples, de Prusse, de Pologne et de Sardaigne réclamaient des droits sur l'immense succession de Charles VI et dont était en possession l'Archiduchesse Marie Thérèse sa fille aînée, et qui avait épousé François de Lorraine Grand Duc de Toscane.

Marie Thérèse héritière naturelle de son père sou-

tenait ses droits sur la célèbre pragmatique Sanction qui réglait l'ordre d'hérédité dans sa famille; mais elle ne savait pas alors, et dut s'apercevoir bientôt, que ses droits quoique légitimes ne pouvaient être respectés qu'autant qu'ils seraient appuyés par la force.

Les puissances intéressées à se disputer les états de la maison d'Autriche se bornaient pour le moment à s'observer mutuellement, lorsque Frédéric II Roi de Prusse fut le premier qui pénétrant à main armée dans la Silésie, décida l'Europe incertaine, et rendit nécessaire une guerre encore douteuse, qui dans son origine semblait devoir changer de face la plus grande partie des états de l'Europe.

La Pologne et la France s'unissant à la Prusse voulaient faire élire Empereur le Duc de Bavière, Charles Emmanuel prit le parti le plus généreux et peut-être le plus adroit. Quoique le Milanais lui tint encore à cœur, le but principal de ses efforts, et qui l'avait toujours été des opérations militaires du Roi son père, était celui de maintenir l'équilibre de l'Italie, et surtout d'éviter de se mettre dans la dépendance des Français ses voisins.

Aussi il n'hésita pas à se déclarer pour la Reine de Hongrie; il signa dès le commencement de février 1742 un traité provisoire avec cette Princesse, par lequel en substance sans renoncer à ses prétentions sur le Milanais, il s'engagea à fournir sur le champ des troupes pour arrêter les progrès des Espagnols en Lombardie, mais par une clause qui parut en général assez extraordinaire, le Roi déclarait que si ses intérêts l'obligeaient à changer de

parti, la Reine de Hongrie en serait avertie deux mois d'avance.

Malgré la force des motifs qui déterminèrent le Roi à embrasser le parti de Marie Thérèse, on fut surpris d'une telle résolution, qui n'assurait à Charles contre tant d'ennemis, que le faible appui d'une puissance menacée elle-même dans la partie la plus essentielle de ses états : mais ce Prince prévoyait déjà dans sa haute sagesse les changemens qui en effet survinrent bientôt après ; il présumait dès lors que tous les Princes d'Allemagne ne tarderaient pas à devenir jaloux de la France ; que le Roi de Prusse lui-même après avoir pourvu à ses intérêts particuliers adopterait les maximes du corps germanique, et que la Cour de Londres toujours guidée par son ancienne politique d'équilibre ferait tous ses efforts pour empêcher les Français de prendre trop d'autorité dans l'Europe, et d'y semer sans cesse de nouveaux germes de discorde, qui ne lui permettent pas de réunir toutes les forces nécessaires pour contenir dans de justes limites le pouvoir de la monarchie française. Quant à la liberté que le Roi s'était réservée dans ce traité de rompre ses engagements avec la Reine de Hongrie en la prévenant deux mois d'avance, les motifs les plus puissants avaient décidé le Roi à faire cette proposition et la cour de Vienne à l'accepter. Ce n'est pas que Charles fut alors dans le dessein de changer, mais il craignait d'y être contraint par les circonstances, et se voyait dans l'impossibilité, si la fortune était contraire en Allemagne aux succès des armées impériales, de soutenir lui seul tout le poids de la guerre

en Lombardie, il ne lui restait alors d'autre parti que de s'unir à l'Infant, et pour ménager cette ressource il ne fallait sans doute pas se fermer toute voie aux négociations avec l'Espagne, qui aurait pu refuser de prêter l'oreille à des offres arrachées au Roi par la nécessité seule, ou ne lui proposer que des conditions désavantageuses, telles qu'on doit attendre d'un Prince réduit à implorer des secours étrangers et qui a déjà de son côté une épreuve malheureuse.

D'un autre côté le Conseil de la Reine de Hongrie était dans la ferme persuasion, que le plus cher intérêt de Charles était de soutenir la puissance de la maison d'Autriche en Lombardie; ainsi banissant toute crainte de l'avoir jamais pour ennemi, il ne regardait cette liberté que comme une ruse de sa part pour engager son allié à le ménager d'autant plus.

Telles furent les raisons, qui hatèrent de part et d'autre la conclusion de ce traité, dans lequel le Roi en prenant les engagements les plus forts pour le moment conservait cependant une entière liberté pour l'avenir, et ne se réservait le pouvoir de changer que pour mieux assurer les avantages qu'il attendait de cette alliance et s'efforçait enfin d'allier l'intérêt à la bonne foi et la vérité à tout ce qui pouvait lui être plus contraire.

Charles Emmanuel parlait souvent avec complaisance de ce traité qu'il regardait justement comme le chef d'œuvre de sa politique et de celle du marquis d'Orméa, le Ministre le plus habile qu'eut jamais eu sa maison, et dont le génie pénétrant, lui

avait suggéré un tel avis, persuadé comme il l'était, que la face des affaires ne tarderait pas à changer.

A peine le traité dont je viens de parler eut été signé, que l'on vit avec étonnement se former en Piémont une armée de quarantemille hommes prête à se mettre en campagne. Des convois d'artillerie sortirent de l'arsenal de Turin dès le milieu de mars 1742. Les troupes Piémontaises prirent leur position sur les frontières de la Lombardie et du Parmésan.

Prise de plusieurs places.

Les armées Austro-Sardes opèrent leur jonction sur le Tanaro à la vue même des Espagnols. Modène, la Mirandole et les forts des monts sont emportés sous les yeux même du général espagnol duc de Montemar, qui retranché à la droite du Panaro, demeure paisible spectateur des succès de Charles Emmanuel. Celui-ci s'avance jusqu'au Rubicon; mais la sûreté de son propre pays arrête son ardeur et ses effets. Il apprend que l'Infant Don Philippe entré en Provence dès la fin de juillet à la tête de 22 bataillons menace de faire une irruption dans le comté de Nice.

Charles se hâte d'envoyer des troupes sur le Var, de garder les passages, de renforcer Démont et Coni, ce qui oblige les Espagnols à rebrousser chemin et à tenter une nouvelle entreprise sur la Savoie.

Le Roi va secourir la Savoie.

A la nouvelle qu'il en reçoit, Charles sans songer à la rigueur de la saison, et aux routes presque impraticables qu'il doit franchir, court à la défense d'un pays qui fut le premier berceau de sa

grandeur ; mais le Duché de Savoie est déjà au pouvoir des ennemis , et le Roi est obligé de se retirer sur Montmeillan par la plaine des Marches.

Le général espagnol comte de Glimes , qui était résolu de se retirer de la Savoie , est hautement improuvé par la Cour de Madrid , qui lui donne pour successeur dans le commandement le Marquis de la Minas. Celui-ci, non seulement pénètre plus avant dans la Savoie, mais dès son arrivée, fait jeter des ponts sur l'Isère, montrant par là le dessein de se porter sur Aignebelle pour couper la retraite à l'armée Sarde.

Cruellement déchu de l'espoir de chasser les Espagnols de la Savoie, Charles Emmanuel se voit avec douleur dans la nécessité de repasser en Piémont.

Cette retraite, que la rigueur de la saison rendit si désastreuse, se fit pourtant dans le plus grand ordre; le Roi toujours au poste des dangers commandait lui-même l'arrière garde et contenait les ennemis.

Il se retire de la Savoie.

Enfin le premier janvier l'armée acheva non sans beaucoup de peine de traverser les Alpes et la perte d'une infinité de soldats , qui mouraient de froid en passant le Mont Cénis dans un temps de tourmente; le brigadier général baron de Villette (1) fut un de ceux qui périrent en arrivant à Suze.

La plus vive douleur déchirait le cœur du Roi. D'un côté il voyait périr sous ses yeux une partie de son armée qui expirait sans gloire, de l'autre il était forcé de laisser passer sous le joug des Espagnols ses Savojards fidèles.

Douleur du Roi.

(1) De la famille de Cheron Savoyarde.

Aussi conserva-t-il toute sa vie un souvenir pénible d'une expédition si malheureuse, que le noble désir de secourir ses sujets, et l'antique patrimoine de ses aïeux lui avait fait entreprendre contre l'avis de son Conseil. Pendant qu'il était en Savoie, ses troupes qu'il avait laissées en Lombardie sous les ordres du général autrichien comte de Thaur, étaient entrées en quartier d'hiver.

Mais le marquis de Gages, qui avait remplacé le Duc de Montemar ne les y laissa pas long-temps tranquilles. Dès les premiers jours de 1743 ce général passa le Panaro et offrit la bataille aux Austro-Sardes. Ceux-ci voulurent le prévenir, et rencontrant les ennemis près de Campo Santo, une bataille sanglante s'engagea le 8 de février.

Bataille de
Campo Santo.

En vain les Espagnols se sont ils attribués la gloire de cette action, puisque le champ de bataille couvert de leurs morts et leur fuite précipitée au delà du Panaro furent les témoins irrécusables de leur totale défaite. Cette victoire qui pouvait faire quelque diversion aux désagréments que Charles avait éprouvés en Savoie, lui fut cependant fatale pour la perte qu'il y fit d'un de ses meilleurs généraux. Le vaillant comte d'Aprémont (1) dans le feu de l'action fut blessé à mort, et transporté à Modène il y mourut le 24 février.

Le Roi sensiblement affecté de ce malheur écrivit de sa propre main à ce fidèle compagnon de

(1) François Louis Emmanuel d'Alingés comte d'Aprémont, chevalier, Grand Croix de l'ordre de S. Maurice, Vice-roi de Sardaigne en 1738, Gouverneur du comté de Nice en 1741, lieutenant général, inspecteur de la cavalerie et des dragons.

ses travaux une lettre touchante que le Général reçut quelques heures avant de mourir. A cette lettre, le Roi avait joint le Collier de l'Annonciade. Le noble guerrier quoiqu'aux portes de la mort ne vit pas sans en être attendri un témoignage si honorable de la bienveillance de son Souverain, et mourut dans ces sentimens de fidélité et d'attachement pour son auguste Maître que l'on avait toujours connu en lui.

Le printemps et l'été se passèrent en négociations; la Reine de Hongrie sentit encore le prix de son alliance avec le roi Charles, et pensa à se l'attacher par des nouveaux efforts.

Pendant la France qui n'était pas même d'accord avec l'Espagne sur le sort de l'Italie fit, mais trop tard, des propositions vagues d'ailleurs et incertaines; tandis que l'Angleterre faisait aussi de son côté tous ses efforts pour retenir Charles Emmanuel dans le parti opposé à l'Espagne.

Ce prince prenant enfin une détermination positive donne ses ordres au chevalier Ossorio (1) et Traité de
Worms.

(1) Don Joseph Ossorio chevalier et chancelier de l'ordre suprême de l'Annonciade, commandeur, Grand Croix de S. Maurice et grand conservateur de cet ordre. Il fut ensuite Ministre secrétaire d'état au département des affaires étrangères, il servit son maître pendant 30 ans et dans des négociations longues et épineuses, sans avoir blessé, comme il l'avoua lui-même au lit du mort, même légèrement la vérité. Son intégrité alla jusqu'au scrupule, car il força le Roi d'accepter le legs de sa *vaiselle*, en compensation, disait-il, des négligences qui lui auraient pu être échappées dans l'emploi de l'argent destiné aux fêtes pour le mariage de l'Infante duchesse de Savoie, dont il négocia le mariage, comme on va dire ci-après. L'hôpital des chevaliers de S. Maurice fut l'héritier universel du chevalier Ossorio.

ce ministre plénipotentiaire signe à Worms le 13 septembre 1743 un traité définitif d'alliance offensive et défensive avec la Reine de Hongrie.

Il s'engagea par le traité, et moyennant un subsidé de deux cent mille livres sterlings que lui paya l'Angleterre, à entretenir une armée de 45,000 hommes au service de Marie Thérèse, et celle-ci lui céda le Vigévanasque, le pays d'Aghierre et les parties du Duché de Pavie situées entre le Pô et le Tésin, et au-delà du Pô en y comprenant Bobbio et son territoire. La Reine de Hongrie céda encore au Roi la ville de Plaisance, et la partie du Plaisantin le long de la rivière de Nara jusqu'à son embouchure dans le Pô, et enfin ses droits sur le Marquisat de Finale; cette dernière cession n'était sans doute pas couteuse pour la Reine, puisque Finale appartenait de la manière la plus légitime à la République de Gènes qui l'avait acheté de l'Empereur.

Dès que le traité de Worms fut connu de la France, cette puissance déclara la guerre au Roi Charles qui de son côté s'empessa d'en faire autant envers elle le dernier jour de septembre 1743.

Don Philippe en personne s'avança à la tête de 30,000 hommes, et attaqua le 26 octobre la ligne fortifiée des Alpes par des sources de la Vraita; mais en vain ce prince voulut il forcer ce passage. Charles Emmanuel à la tête de ses troupes le repoussa maintes fois avec succès, et la neige tombée en abondance le 10 octobre força le royal Infant à se retirer le 12 au delà des monts avec une perte de 4000 hommes. Charles de son côté quitta

l'armée le 15, et les troupes entrèrent en quartier d'hiver.

Dans la campagne suivante, Don Philippe, à qui s'était réuni le prince de Conti commandant de l'armée française, ayant passé le Var se rendit maître de Nice sans éprouver beaucoup de résistance, car les troupes piémontaises s'étaient en partie repliées sur Saorgio.

Les Princes résolurent alors d'attaquer le petit fort de Mont-Alban sur les hauteurs de Nice; l'attaque commença le 20 avril, et les efforts redoublés des assaillans, les ruses par eux employées leur firent réussir à s'emparer des quatre principales batteries, de faire prisonniers de guerre non seulement cinq bataillons mais le marquis de Suzè lui-même commandant général de ce poste militaire. Cependant la bravoure des troupes piémontaises ne les avait pas entièrement abandonnées.

Le Commandeur de Cinzano (1), qui remplace le Prince légitimé dans le commandement, donne ses ordres avec tant de fermeté, que ses troupes après avoir combattu pendant tout le jour avec acharnement obligent les assaillans à s'enfuir et les poursuivent même l'épée dans les reins jusques aux portes de Nice. Malgré cet avantage le commandeur de Cinzano voyant la grande diminution de ses troupes crut devoir se replier sur Oneille.

Cependant l'armée Gallispane ayant rebroussé chemin pour entreprendre de pénétrer de nouveau

(1) De l'illustre famille della Chiesa des marquis du Roddi et de Cinzano.

dans le Marquisat de Saluces, repassa le Var pour prendre la route du haut Dauphiné.

A peine le Roi est-il informé de cette diversion, qu'il se hâte de rappeler les troupes d'Oneille et de Saorgio pour les rapprocher des points menacés. L'Infant et le Prince de Conti se montrèrent alternativement aux sources de la Macra, à celle de la Vraitia, du Pô et du Chison.

Affaire de
Pierre longue.

Dans ces entrefaits une attaque a lieu à Pierre longue et les troupes du Roi y éprouvent un échec le 18 de juillet: le Bailli de Giory, déjà blessé, était en pleine retraite, lorsque deux de ses régimens retournent à l'attaque avec tant d'impétuosité qu'ils emportent le poste; et le plus grand nombre de Piémontais est égorgé. Quarante officiers, dont le général baron Duverger (1) et l'aide du Camp du Roi chevalier de Seyssel (2) sont tués. La perte des Français vainqueurs fut au moins du double de celle des vaillants défenseurs du poste, puisque cent officiers des leurs, dont six généraux furent tués ou blessés. Le fort de Demont qui paraissait devoir pendant quelque temps tenir tête à l'ennemi se rendit ce même temps par la terreur panique excitée parmi les soldats de la garnison par un incendie, qui menaçait de faire sauter le magasin des poudres. Charles fut douloureusement affecté de ce nouveau malheur, qui facilitait aux princes alliés les moyens de faire le siège de Coni. Il rapprocha

Demont est
démoli par les
Français.

(1) D'une famille illustre de Chablais.

(2) La famille de Seyssel des marquis d'Aix et de Somariva est une des plus illustres du Piémont.

de son côté toutes ses forces pour sauver les approches de cette place.

Imitant l'exemple du feu Roi, il avait l'art de détourner souvent l'ennemi de son but principal en l'attirant à sa poursuite, et changeant toujours de position.

Mais tous ces moyens ne firent que ralentir les opérations combinées par l'armée Gallispane, pour former le siège de l'importante place dont il était si nécessaire de se rendre maître.

Le Roi se décida pour sauver Coni à livrer une bataille décisive; ce fut aussi l'avis du Grand Chancelier d'Ormea consulté par le Roi dans une circonstance si épineuse.

A peine Charles-Emmanuel eut pris cette détermination que quittant son camp devant Saluces le 26 septembre et marchant sur la Stura entre Coni et Fossan, il vint attaquer l'ennemi dans son camp de Notre Dame de l'Olmo; le 29 comme il disposait ses troupes en ordre de bataille, l'ennemi attaqua la gauche de l'armée, fut repoussé et revint à la charge; le canon ennemi faisait un épouvantable ravage; l'aile gauche des Austro-Sardes fut écrasée; Charles lui même fut long tems exposé au feu d'une batterie, et eut plusieurs officiers tués à ses côtés. La nuit seule put mettre fin à ce sanglant combat.

Bataille de
N. D. de l'Olmo.

Quelle nuit funeste! le Roi la passa dans une ferme des environs, et plongé dans le chagrin, il gardait sur ses souffrances personnelles le plus profond silence, seulement de temps à autre on l'entendait répéter en soupirant: *Mes pauvres officiers! mes pauvres soldats!* Ces furent les seules plaintes qu'il fit entendre.

Le Roi exécuta sa retraite en bon ordre, et s'en fut le jour suivant à Saluces; il dit à l'Evêque de Fossan (1) ces mémorables paroles : *Soyons humiliés, mais non pas abattus.*

Mais le Ciel parut enfin se déclarer en sa faveur; le débordement du Gesso et de la Stura, joint à la disette de toutes choses qu'éprouvait l'armée Gallispagne, contraignit celle-ci à lever le siège de Coni, et à se retirer à Demont. Ensuite démolissant cette forteresse ils l'abandonnèrent, et passant par le Col de l'Argentera ils rentrèrent en Dauphiné.

Mais l'année 1745 fut bien moins favorable encore au roi Charles; la jonction qui s'opéra sous Novi entre les deux armées espagnoles de don Philippe et du marquis de Goges lui fut sans doute fatale.

Charles-Emmanuel et-le Maréchal de Schullembourg se bornèrent à se tenir sur la défensive; leur unique opération était de couvrir Alexandrie et de se fortifier au camp de Bassignana près de l'embouchure du Tanaro dans le Pô, tandis que l'ennemi leur prenait Tortone presque sous leurs yeux.

Le Maréchal de Maillebois digne élève de Villars, s'attache à séparer le Roi d'avec M.^r de Schullembourg pour profiter ensuite de cette division et détruire partiellement les Austro-Sardes: les ruses qu'il employa eurent un plein succès. Tandis que ce Général mit en mouvement des troupes en Savoie, dans le Dauphiné et à Nice pour menacer Eailles et Ceva et attirer ainsi l'attention de Charles

(1) Joseph Pensa des comtes de Marsaglio.

sur ce point, le Comte de Gages marchant du côté opposé, s'emparait de Parme, de Plaisance, de Bobbio, surprenait Pavie et jettait un pont sur le Pô.

Quoique le Roi n'eut détaché que quelques troupes pour secourir les frontières, le maréchal de Schullembourg croyant Milan en danger d'être attaqué partit de Bassignana, où il laissa les troupes Sardes: celles-ci furent bientôt attaquées par les colonnes ennemies revenues à marches forcées sur le Tanaro. Charles-Emmanuel fut forcé dans sa position le 27 septembre. Mais le Prince belliqueux ne perd pas la tête, il se hâte de rassembler sept bataillons, qu'il jette dans Alexandrie, et gardant à ses côtés l'héritier de son Trône, il suit la noble maxime qu'il avait toujours adoptée dans les occasions de retraite, et aidé de sa cavalerie il suit le reste de ses troupes jusqu'à Valence harcelant continuellement l'ennemi pour protéger la retraite de ses soldats. Mais ces revers ne sont pas les seuls qui viennent accabler le Roi, Alexandrie assiégée se rend au bout de 11 jours de tranchée ouverte; Casal, Valence, Mortara et Se-ravalle tombent au pouvoir de l'ennemi; tandis qu'une terrible epizootie, qui se manifeste en Pié-mont met le triste laboureur déjà accablé de tant d'impôts dans un morne désespoir.

Bataille de
Bassignana.

Mais la grande ame de Charles sait soutenir avec fermeté de si cruels désastres; il voit d'un oeil ferme et tranquille la triste position dans laquelle il se trouve, et se soumet avec sa constance ordinaire aux coups dont la fortune l'accable.

Marie-Thérèse par la paix qu'elle a conclue avec Frederic II est libre de porter ses principales for-

La France
lui fait de nou-
velles propo-
sitions.

ces en Italie ; la France fait des propositions de paix au roi Charles, qu'elle veut toujours détacher du parti autrichien; le Roi écoute ces propositions, qui lui sont faites à l'insu de l'Espagne.

Louis XV entretient avec son oncle une correspondance suivie, et les choses vont au point que le marquis de Gorzegno (1) signe vers le fin de décembre avec M.^r de Campeaux des préliminaires de paix. Mais Marie-Thérèse à qui l'alliance de Charles tenait à cœur, redoublait d'instances auprès de lui pour le retenir dans ses intérêts, et elle était secondée par l'Angleterre qui offrait d'augmenter les subsides.

Charles-Emmanuel toujours franc et loyal s'empresse d'adresser à Louis XV *un ultimatum*, et lui fait sentir qu'une prompte reponse devenait indispensable et que si tout n'était définitivement conclu entr'eux le 28 février, il serait forcé de regarder comme non avenu tout ce qui avait été précédemment entamé.

On ne se piqua pas à Versailles d'être ponctuel et le jeune Comte de Maillebois, chargé d'apporter le traité signé par Louis XV, au lieu de poursuivre sa route, s'arrête à Lyon pour donner une fête aux Dames de cette ville. En attendant le Roi pressé par le Chargé d'affaires d'Angleterre, et par le Prince de Lichtenstein, ordonne l'attaque d'Asti; le jeune Maillebois arrivé à Rivoli cinq jours trop tard y reçoit une lettre du marquis de Gorzegno, qui lui apprend

Conférence
de Rivoli.

(1) De l'illustre famille del Carretto anciens souverains de Finale et de plusieurs fiefs dans les Langhe.

que tout était rompu. Le Ministre de la Guerre Comte Bogino se rend à Rivoli, et lui confirme le contenu de la lettre de M.^r de Gorzegno. M.^r de Maillebois est obligé de se retirer avec la honte de n'avoir pu remplir la mission qui lui avait été confiée.

Dans ces entrefaites le Baron de Leutrum reçut le commandement des 29 bataillons et 6 régiments Piémontais, qui devaient surprendre Asti. Cette ville est investie dans la nuit du 5 au 6 mars; on apprend au camp Austro-Sarde par des lettres interceptées que le maréchal de Maillebois serait le 8 à 7 heures du matin sur les hauteurs d'Asti pour lui porter des secours.

Le baron de Leutrum met en usage quelques ruses de guerre, pour empêcher le général français de s'apercevoir que monsieur de Maillebois venait à son secours.

Le baron de Montmorency, qui commandait dans la ville, signe une capitulation le 7 au soir, et le 8 à quatre heures du matin les portes d'Asti sont livrées aux Austro-Sardes. Asti est repris.

La délivrance d'Alexandrie suit de près cet événement; après un siège des plus opiniâtres, cette ville est forcée de se soumettre; le Roi recouvre presque aussitôt les places qu'il avait perdues; la jonction du maréchal Brown avec les troupes Piémontaises s'opère sous Novi entre le canon de Tortone et l'armée Espagnole.

Charles en vainqueur humain et généreux voit d'un œil de compassion les malheurs des habitans de Novi, et il empêche le pillage de cette ville, qui cependant avait mérité un tel sort. Trait de bonté du Roi.

Le château de Rivalta, près de Bormida est emporté par le prince Louis de Carignan, qui se montre dans cette occasion comme dans tant d'autres, le digne neveu du grand Eugène.

Savone ne peut tenir contre les assauts d'un général aussi expérimenté que le comte de la Roque (1); les villes de Finale, de Ventimille, de Villefranche et toute la rivière du Ponent sont Conquises; Charles partout victorieux vient encore se montrer aux fidèles habitans de Nice. Il arrive le 17 à la Turbic, et y reçoit la députation des Consuls de Nice; il descend le 18 à Drap et le 19 la ville fidèle reçoit dans son sein son souverain, et son Père chéri.

Accompagné du duc de Savoie son fils aîné et du Prince Louis de Carignan, le Roi fait son entrée solennelle dans la matinée; il est reçu par les habitans de Nice avec cet enthousiasme qui excita toujours en eux la vue des Princes de cette race auguste, qui depuis plus de cinq siècles préside à leur bonheur.

Le jour que le Roi a fixé pour rendre à Dieu de solennelles actions de grâces, les avenues du temple sont obstruées par une foule ivre de joie; la faible vieillesse et la timide enfance veulent se faire jour à travers la multitude affamée de voir son Roi; les malades mêmes veulent jouir de ce bonheur (2).

(1) De l'illustre maison de Cacherano.

(2) Le président comte de Fogassieurs vieillard presque octogenaire et perclus de la goutte, se fit porter en chaise sur la porte de la cathédrale. Le Roi à qui rien n'échappait et qui

Mais cette vive allégresse ne devait pas durer long temps, le Roi parvenu à l'âge de quarante sept ans n'avait pas encore été atteint de ce fléau qui pour l'ordinaire nous assaillit de l'enfance. La petite, vérole se déclara le sept de novembre au retour d'une excursion que le monarque avait faite à Villefranche. Elle s'était manifestée par un accès de fièvre assez violent. Une morne stupeur semblait avoir frappé les braves Niçards; plusieurs d'entr'eux ne quittèrent les portes du palais de toute la journée; leurs transports d'allégresse ne pouvaient se contenir dès l'instant où il paraissait y avoir quelque lueur d'espoir; malgré eux ces cris se faisaient entendre jusque dans la chambre de Charles, et le coeur de cet excellent Roi éprouvait souvent beaucoup d'attendrissement, lorsqu'il devinait que l'amour seul de ses fidèles Niçards leur faisait passer les bornes de la circonspection.

Maladie du
Roi à Nice.

Les medecins embarrassés paraissaient desirer une crise qui sauvât les jours de l'auguste malade; elle eut lieu fort heureusement: Dieu voulut encore conserver à ses enfants un père tendre et un souverain bienfaisant à des sujets si dévoués.

Des réjouissances de toute espèce furent célébrées et le peuple y prit une part vive et sincère. Après

Sa guérison.

connaissait les services que le vieux Magistrat avait rendus au Roi son père dans la charge de Président des archives, s'approcha de la chaise avec le Duc de Savoie, et dit au comte de Fougassieras les paroles les plus affectueuses. Cette anecdote était en 1792 encore présente à la mémoire de Victor Amédée III qui la raconta à un neveu du vieux Président, héritier de son nom, et aïeul de l'auteur de cet ouvrage.

sa convalescence Charles-Emmanuel partit pour Turin tandis que l'armée Austro-Sarde et le maréchal Brown après avoir investi Antibes et dépassé Fréjus s'avancait vers Toulon.

La révolte de Gênes contre le général autrichien Botta rendit la position du maréchal Brown si dangereuse qu'il prit le parti de se retirer, laissant cependant le Comte de Neuhaus commander l'arrière garde.

Mais le général chassé au delà de la rivière d'Argens par le maréchal de Bellisle remit le commandement au Marquis d'Orméa qui, soutenant une retraite assez difficile, fit repasser le Var à ses troupes le 12 avril 1747.

Cependant le maréchal de Bellisle ayant ordre de pénétrer en Piémont voulut exécuter cette opération en passant par les Alpes occidentales en glissant entre Exilles et Fénestrelles.

Charles aussitôt donne les ordres nécessaires pour la formation d'un camp sur le col de l'Assiette et confie le commandement général de cette position au Comte de Bricherasco (1). Ce Lieutenant général, dont la bravoure était expérimentée, avait sous ces ordres le brigadier comte de S. Sébastien, qui jouissait aussi d'une réputation distinguée.

Affaire du
col de l'Assiet-
te.

Mais le chevalier de Bellisle à qui le maréchal son frère avait confiée l'exécution de l'attaque, et qui jeune, ambitieux, plein d'une ardeur inconsidérée croyait trouver sur ses âpres rochers le bâton de maréchal de France, ne tarda pas à donner gain de cause aux troupes Piémontaises.

(1) De la maison de Cacherano d'Asti.

Il attaqua le 19 juillet 1747 à 5 heures du soir une redoute, qu'il s'agissait d'emporter de vive force, mais ses troupes étant aussitôt repoussées, le bouillant chevalier de Bellisle saisit un drapeau, et plein d'une téméraire audace, il monte lui même à l'assaut et parvient à arborer l'étendard sur une brèche ouverte, mais il est à l'instant même atteint d'un coup mortel (1).

Cet événement redouble la fureur des assaillans et enhardit les défenseurs du poste; une lutte sanglante s'établit aussitôt, mais l'ennemi accablé est dans une déroute complète. Quatre cent trente officiers dont un général-major, cinq brigadiers et neuf colonels sont tués ou blessés. Le comte de Bricherasio, à la générosité duquel les blessés furent abandonnés, en eut le plus grand soin.

La noble courtoisie de cet officier général lui suggéra de faire prendre soin du corps du chevalier de Bellisle, qui fut accordé à la demande qu'en fit le général français Marquis de Villemure.

Le régiment de gardes fut celui de tous les corps qui se distingua le plus dans cette journée célèbre au succès de laquelle contribuèrent particulièrement le comte de Bricherasio et de S. Sébastien.

Le Roi apprit avec une satisfaction inexprimable l'honneur immortel dont ses braves troupes s'étaient couvertes, et sut reconnaître leurs services par des récompenses particulières.

(1) On montre encore le rocher même où périt cet intrépide et trop bouillant officier, et qui a conservé le nom de rocher de Bellisle.

Tranquille du côté des frontières de France Charles-Emmanuel dirigea ses forces du côté de Gênes pour seconder les troupes de la Reine de Hongrie, qui avaient repris le siège de cette grande ville.

Mais la Cour de Vienne ayant refusée au Roi, non seulement la possession de Savone, mais même celle du Marquisat de Finale, qui lui avait été assurée par le traité de Worms, Charles-Emmanuel s'empressa de retirer ses troupes du siège de Gênes et de les placer sur les hauteurs qui séparent la Roye de la Nercia dans la vallée de Dolcéacqua; il fit ainsi un vaste camp retranché, et gardé par 40 bataillons

Camp de Dolcéacqua.

Enfin les préliminaires de la paix tant désirée d'Aix-la-Chapelle furent signés le 19 avril 1748; le 10 juin suivant ils furent ratifiés par le Roi et la paix fut définitivement publiée le 16 octobre.

Paix d'Aix-la-Chapelle.

Par ce traité on confirma au Roi Charles les cessions que la Reine de Hongrie lui avait faites par celui de Worms; on dérogea cependant aux deux articles de ce traité par lesquels cette Princesse lui avait cédé la ville de Plaisance, ainsi que le reste de ces pays situés entre Pavie et la rivière de Naro, de même que les droits sur le Marquisat de Finale; ce dernier article fut annullé.

Quant à la partie du duché de Plaisance, dont il est question ci-dessus, le Roi ne conserva sur elle qu'un droit de réversion dans le cas que don Philippe vint à mourir sans enfans mâles, après que le royaume des deux Siciles aurait passé à la couronne d'Espagne. Charles renonça pour lui et les

siens en faveur de la Reine de Hongrie, et de ses héritiers aux droits et prétentions qu'il avait sur le Duché de Milan, et garantit à cette Princesse tous les états qu'elle possédait, ou devait posséder actuellement en conséquence des différens traités par celui de Worms.

On ne doit pas passer sous silence combien la Cour de Vienne se montra peu reconnaissante envers le roi Charles, puisqu'elle n'eut pas honte de faire des démarches hasardées contre lui en déclarant aux plénipotentiaires d'Aix-la-Chapelle qu'elle ne pouvait souscrire à l'établissement de don Philippe en Italie, que dans le cas où les cessions faites au Roi de Sardaigne par le traité de Worms seraient anéanties ; engagement que la Cour de Vienne devait respecter plus que toute autre puisqu'elle l'avait contracté dans la vue de s'attacher un allié aussi important pour elle que le Roi Charles, et qui en avait agi à son égard avec cette loyauté et cette générosité qui formaient la base de son caractère, mais on n'eut aucun égard à cette protestation de l'Autriche.

Charles-Emmanuel disposé à jouir en paix des acquisitions qu'il venait de faire, résolut de se livrer aux soins importans d'une sage et tranquille administration.

Si les nations armées n'avaient pu s'empêcher de lui offrir le tribut de leur admiration, quand la guerre agitait de son fléau cette belle Italie, l'objet des desirs des combattans, elles ne purent qu'applaudir à la sagesse que ce grand Roi déploya en temps de paix dans le maniement du gouvernement de ses états.

Il possédait à un plus haut degré que le Roi son père, cet esprit de combinaison et de détail si essentiel à un homme d'état.

Systeme fi-
nancier du
Roi.

Modéré dans toutes ses dépenses, aucun Souverain ne connut mieux que lui l'art de tirer un grand parti de ses revenus; économe jusque dans l'intérieur de sa maison, à l'entretien de laquelle soit pour sa table toujours également servie, soit pour tous les autres objets de nécessité quelconque, il assignait un fond dont il ne passait jamais les bornes; il administrait avec le même ordre et la même vigilance toutes les parties de l'économie civile.

Le Roi se faisait présenter chaque année des états exacts de la recette, et de la dépense de l'année précédente, en destinant aussitôt les épargnes à quelque objet d'utilité publique, aux hôpitaux, aux manufactures, à l'arsenal, aux fortifications.

Content lorsqu'il pouvait supprimer un impôt, il eut toujours pour maxime d'en augmenter plutôt le poids que le nombre.

Il donne soin
aux affaires
spirituelles.

Son attention se fixa d'abord principalement sur les affaires ecclésiastiques; il vit que l'augmentation de la population rendait nécessaire une plus grande quantité d'ouvriers évangéliques, et par conséquent l'augmentation des diocèses; aussi il s'occupa dès l'année 1750, à ériger l'évêché de Pignérol; l'érection de ceux de Suse, de Bielle et d'Iglesias suivit de près celle de Pignérol.

Augmenta-
tion des Dio-
cèses.

Il pourvoit de même à l'établissement des séminaires où l'esprit d'unité dans la doctrine, la science de la discipline et des mœurs se conservent partout

avec intégrité, et forment de nouveaux ministres de l'Évangile. Sa bienfaisance considérait avec un œil de commisération ces enfans égarés, mais chéris qu'il se plaît à compter dans sa grande famille. Un hospice pour les Vandois convertis des vallées de Luxerne est ouvert à Pignérol, et le Roi y ajoute l'établissement de quelques manufactures.

Hospice à Pignérol.

La pieuse reconnaissance envers l'auguste Protectrice de ses états ne lui fait point oublier le vœu religieux fait par le Roi son père; il donne ses ordres, et fait achever le somptueux monument de Superga. Le 12 octobre 1749, il ordonne qu'une fête solennelle soit célébrée pour la consécration de cette superbe Basilique sous l'invocation de Notre Dame, et par son diploma du 26 août 1750 il fonda cette congrégation illustre, qui veillant non seulement à la garde du Sanctuaire et aux tombes Royales, forme comme une pépinière de vertueux prélats.

Achèvement du Superga.

Consécration de cette église.

Charles-Emmanuel donne aussi à ses peuples un exemple de piété. Il s'arme de rigueur contre les prévaricateurs des Loix divines; sans pitié pour les voleurs sacrilèges, il ordonne qu'on sévisse avec la plus grande sévérité contre un scélérat qui avait enlevé le S. Ciboire dans l'église de S. Marc; la licence des mœurs est de même réprimée; partout s'élèvent des asiles à la pudeur; une jeunesse efféinée et indocile est réunie dans une maison de correction. Mais son zèle pour la religion ne se borne pas à cela; il prend le plus grand soin des hôpitaux, et dirige avec sagesse les élans de la charité publique, et donne lui même, ainsi que sa famille, l'exemple salutaire de destiner ses aumones à secourir ces

Il donne l'exemple de moralité religieuse.

véritables pauvres, que la honte oblige à se cacher, et qui périssent souvent dans l'obscurité faute de secours qu'ils répugnent à aller mendier eux-mêmes; mais la mendicité valide n'obtient point de pitié, et l'oisiveté ne trouve point de refuge pour échapper à ses soins vigilans.

Voilà comment Charles-Emmanuel savait remplir les devoirs d'un Roi vraiment chrétien.

Protection
qu'il accorde
aux lettres.

Ceux qui lui sont imposés comme Protecteur des lettres ne sont pas moins l'objet de ses sollicitudes. Il établit le 9 juillet 1740 d'après les conseils du comte Favetti de Bosses cette fameuse imprimerie royale, qui devait repandre tant de lustre dans son gouvernement.

Il manifesta le désir de voir enrichir le cabinet d'histoire naturelle, et celui des antiques. Il choisit pour cet objet deux célèbres professeurs, les docteurs Donato de Padove, et Carburi de Cefalonie, et les envoie à ses frais voyager dans les pays étrangers pour faire des recherches d'objets relatifs à ces deux branches d'instruction publique. Carburi se borne à parcourir l'Europe: mais Donati qui veut entreprendre le voyage de l'Egypte et de la Syrie, s'embarque le 19 juin 1759; il parcourt ces pays célèbres ainsi que la Palestine, pousse jusqu'à l'isthme de Suez, va visiter Bagdad et Bassora toujours augmentant une collection déjà bien riche, et qu'il s'empresse de faire passer à Turin; mais victime de son zèle pour les ordres du Roi et pour l'intérêt des sciences l'intrépide voyageur périt malheureusement dans ces contrées lointaines.

Dans le même temps se formait à l'arsenal, et dans

l'ombre du silence cette société de jeunes savans, à la tête desquels se voyaient le comte de Saluces Monesiglio (1), le docteur Cigna, et Louis de la Grance; qui plus tard honoré de la bienveillante protection de l'héritier du Trône devait acquérir sous le titre d'Académie des Sciences, cette haute réputation de doctrine dont elle jouit maintenant en Europe. Tandis que plus tard se réunissait chez le marquis Octave de Barolo cette société d'hommes de lettres que le célèbre Dénina, qui en était membre, appelait le Parlement Octavien et qui publia un recueil imprimé en plusieurs volumes de notices historiques sur les illustres Piémontais.

Origine
de l'Académie
des sciences.

Mais personne alors ne pouvait se douter que l'Académie Royale Militaire recevait en son sein (en 1758) le jeune homme qui devait illustrer, un jour, non seulement son pays, mais l'Italie elle même par les productions de son génie, en un mot, le restaurateur de la scène tragique, le fougueux comte Alfieri.

Alfieri entre
à l'Académie
royale mili-
taire.

Le Roi Charles qui, selon l'expression d'un auteur de nos jours, n'aimait pas plus le luxe de l'esprit que celui des mœurs, et par conséquent n'aimait pas trop la poésie (2), créait en 1763 cet établisse-

(1) Les comte de Saluces Monesiglio, dont le nom a droit, sous plusieurs rapports, à la célébrité.

Les talents de cet illustre Académicien revivent aujourd'hui dans sa famille. Le public piémontais, je dirai même l'Italie entière connaissent et admirent les productions littéraires de LL. EE. M.r le comte Alexandre ministre d'état, et M.r le chevalier César de Saluces gouverneur de LL. AA. RR. les jeunes Princes. Il suffit de nommer Mad. la comtesse Diodate de Revel leur illustre soeur pour faire son éloge.

(2) Il appelait les vers *mezza righe*.

ment idiométrique qui lui fut suggéré par le célèbre professeur Michéloti, et qui devait servir pour l'école idraulique.

Protection accordée aux arts. Les arts n'attiraient pas moins son attention, des le 19 avril 1741 il avait fondé à Turin une école de sculpture; et les nombreuses acquisitions qu'il a faites en divers temps de plusieurs objets pour les arts, le soin qu'il eut d'entretenir à ses frais des élèves en Italie, et entr'autres les frères Collini; la protection bienveillante qu'il accorda au chevalier Baumont, les honneurs dont il le combla, prouvent sans doute combien il lui tenait à cœur de favoriser les arts en honorant les artistes.

Mais son attention principale fut d'introduire d'abord après la paix d'Aix-la-Chapelle, cette sage économie dans les finances qui formait, comme il à été dit, une des bases principales de son caractère.

Une reforme dans l'état militaire et le perfectionnement de l'agriculture furent d'abord les principaux objets de ses soins.

Il paye les dettes extraordinaires. Il parvint ainsi en peu de temps non seulement à payer les dettes que les besoins de l'état en temps de guerre lui avaient fait contracter, mais à supprimer peu à peu les impots extraordinaires qu'il avait du faire passer sur l'Etat; le jour où le dernier de ces impots fut aboli sa joie fut sans égale, et ne pouvant, nouveau Titus, la comprimer dans son cœur, il ne put résister au plaisir de passer de son cabinet dans la salle où se trouvaient réunis ses courtisans, afin de leur annoncer une nouvelle aussi agréable pour lui.

Ministres. Mais ce qui contribua plus encore que toute

autre chose à améliorer aussi rapidement l'état des affaires ce fut le choix sage et judicieux qu'il fit de ses ministres.

Déjà dès le 29 mai 1745 l'état avait eu à dé- Affaires
étrangères.
plorer la mort du grand Chancelier marquis d'Orméa. J'ai déjà dit que le fameux ministre réunissait à ses fonctions de Chancelier le soin du Département des affaires étrangères, qu'il administrait de concert avec le marquis del Carretto de Gorzégno.

Le comte Bogino jurisconsulte éclairé, comme De la guerre.
tous ceux que l'on voyait à la tête des administrations, avait succédé au comte Fontana dans le Ministère de la Guerre, et avait su acquérir du crédit du vivant même du marquis d'Orméa, auquel il succéda ensuite, sinon dans les charges, du moins dans son crédit auprès du Roi, et je dirai même dans son habileté. Jeune encore et n'étant que référendaire d'Etat, premier pas dans la carrière des emplois d'économie politique, il avait donné de telles preuves de sa capacité qu'on le regardait dès lors comme ministre, et que déjà ceux qui avaient quelques grâces à demander à la Cour sollicitaient sa protection.

Après avoir géré pendant quelque temps le bureau de la guerre, le Roi lui conféra le titre de Ministre de ce département.

Le comte Bogino n'avait pas imité le marquis d'Orméa dans le penchant que celui-ci avait pour la France, mais au contraire il montrait beaucoup de prépondérance pour l'Angleterre, non qu'il agit en cela par intérêt personnel, mais parcequ'il voyait le grand avantage que l'alliance britannique

apportait au Roi, aussi il tint ferme pour que celui-ci fut constamment dans la guerre précédente l'allié de l'Autriche qui l'était inséparablement de l'Angleterre.

Dans les conférences que l'on tint à Rivoli lorsque le jeune comte de Maillebois y arriva, le comte Bogino avait donné des preuves de ses talens comme un diplomate habile qui soutient avec fermeté les intérêts de son maître.

Ministre de
l'intérieur.

Le comte de s. Laurent (1) eut la régence du département de l'intérieur.

Le marquis de Gorzegno continua à diriger le ministère des affaires étrangères, et avait pour premier officier le chevalier Charles Flaminius Raiberty gentilliomme Niçard qui, pendant 35 ans, remplit cette place, et qui mourut en 1772, également regretté de son maître, de son pays, des ministres étrangers qui y résident, et honoré de la considération et de l'estime de la plupart des cabinets étrangers.

On s'étonnait que le Roi ne pensa pas à pourvoir au remplacement du marquis d'Orméa dans sa charge de grand Chancelier, et en reprochait à ce Prince de laisser trop long temps, et par un principe outré d'économie les grandes places vacantes, mais on connaissait mal ce monarque sage et prudent. Le motif qui le faisait agir ainsi, était l'intention de mieux connaître les abus de l'administration et de les corriger; il gérait lui même les départemens vacants par l'organe des premiers com-

(1) Victor Amédée Chapelle comte de S. Laurent, savoïard.

mis auxquels il accordait la signature, et plus à portée dans son travail direct avec eux, d'apprécier leur mérite et leurs talents ; il s'informait d'ailleurs de mille détails, qui échappent nécessairement à la vigilance du Ministre le plus attentif.

Il mettait le même soin à s'entourer de généraux habiles et courageux ; en général il savait exciter chez les jeunes gens des grandes familles un tel enthousiasme militaire, que le Roi étant parti de Turin en 1743 pour se rendre à l'armée, il ne resta dans la capitale qu'une dizaine de jeunes gens, lesquels honteux de ne pas avoir suivi les autres, s'empressaient d'alléguer les motifs qui les avaient empêché de suivre l'exemple général.

J'ai déjà eu une occasion de parler de divers généraux qui se distinguèrent le plus dans les campagnes faites sous Charles Emmanuel ; un des plus expérimentés de ces chefs militaires, le maréchal de Rhébinden, mourut en 1743. Ce Général octogénaire avait été de tout temps d'une humeur rude et emporté et d'une loquacité qui sans cesse lui faisait commettre quelque indiscretion ; j'ai déjà parlé de celle, dont il se rendit coupable en voulant prendre le parti du duc de Villars contre le Roi, j'ai dit que celui-ci l'avait rélégué dans son Gouvernement de Pignérol ; mais toujours généreux, lors même qu'il punissait, Charles lui avait fait remettre lors de son arrivée à Turin une lettre qui l'autorisait à demeurer dans cette capitale pour y soigner sa santé : le Roi déplora la perte de ce vieux officier, qui né Suédois et général dans les troupes Palatines, s'était distingué lors du siège du Turin du 1706

et avait ensuite pris du service près du Roi Victor, et lui avait rendu des services que le Roi Charles n'avait jamais oublié.

L'inhumation du maréchal de Rhebinder eut lieu le 15 novembre avec la pompe militaire la plus brillante, et un superbe mausolée fut par les ordres du Roi érigé à ses cendres dans l'église paroissiale de S. Augustin où il existe encore.

Dans ces entrefaites il s'était élevé quelques doutes entre les Cours d'Espagne, d'Autriche et de Turin sur l'exécution du traité d'Aix-la-Chapelle. Des conférences eurent lieu à Nice pour éclairer ces doutes entre les ministres de ces puissances. Elles durèrent depuis le commencement de décembre, jusqu'au 21 janvier 1749. Ces conférences furent suivies d'un nouveau traité additionnel signé à Aranjuez et dans lequel on prit les moyens de rendre la paix plus durable en Italie, et les puissances principalement intéressées prirent l'engagement de se garantir respectivement les états qu'elles possédaient; le Roi députa pour intervenir à ce traité le marquis de S. Marsan (1).

L'Autriche y fut représentée par le Prélat Christophe comte Migazzi, depuis Archevêque de Vienne et Cardinal, et le premier ministre Joseph Carvajal signa le traité au nom de l'Espagne.

Il paraît qu'un des articles de ce traité ou peut-être d'une autre convention secrète avec l'Espagne

(1) Philippe Valentin Asinari marquis de S. Marsan chev. de l'Ordre de l'Annonciade et ensuite Gouverneur et lieutenant général dans le comté de Nice.

fut la conclusion du mariage du duc de Savoie avec l'Infante d'Espagne ; quoiqu'il en soit , il est certain que le Roi voulant pourvoir à l'établissement de l'héritier de la couronne ne crut pas devoir porter ailleurs ses vues, que sur cette jeune Princesse.

Avant de parler de cet heureux événement je dois donner quelques détails sur l'éducation et le caractère du jeune duc de Savoie.

J'ai parlé en passant du Marquis de Breille son premier gouverneur: on a dit que Charles Emmanuel n'aimait pas beaucoup ce personnage et qu'il lui avait confié la surintendance de l'éducation du Prince royal pour le tenir éloigné de la carrière des ministères ; je ne sais jusqu'à quel point cette assertion est fondée ; toujours est-il vrai de dire que le marquis de Breille ne montra pas comme principal instituteur du jeune Prince toute l'habileté qui est inhérente à cette charge importante ; il se borna à vouloir former de Victor Amédée un Prince libéral et méprisant les richesses. Peut-être le clairvoyant Monarque, s'aperçut-il du peu de moyens de monsieur de Breille, puis-qu'il nomma pour gouverneur adjoint son fils le marquis de Fleures (1) qu'il destina plus particulièrement à la direction des études.

Ce digne instituteur ne négligea aucun des moyens qu'il crut propres à l'instruction de son royal élève ; la méthode qu'il suivit à cet égard

(1) Joseph de Wicardel marquis de Fleures d'une famille originaire de Picardie maintenant éteinte. Il était fils du Marquis de Friria qui avait rapporté de Londres, où il était ambassadeur, le goût des sciences dans sa patrie.

fut tellement approuvée, que lorsqu'il s'agit à Vienne de régler l'instruction de l'Archiduc héréditaire, qui fut depuis Joseph II, on demanda à Turin le plan de celle qu'on avait suivie pour le Duc de Savoie.

Le lieutenant général chevalier de Moretta (1) fut nommé sous gouverneur. Ce guerrier illustre et religieux qu'on aurait pu nommer, dit l'abbé Papon, le Spartiate chrétien, et qui avait conservé au milieu de la Cour même avec l'exactitude rigide de la milice, l'austère régularité des premiers chrétiens, sut aussi inspirer à Victor-Amedée non seulement le goût de l'étude, mais encore toutes les maximes d'une piété sincère.

Ses maîtres furent choisis parmi les personnes les plus instruites que le Roi put attirer à sa Cour. De ce nombre était le célèbre abbé Nollet, qui fut appelé de Paris pour donner les leçons de physique au jeune prince, tandis qu'il apprenait l'architecture militaire du fameux commandant Bertola.

À ces études suivies le jeune duc de Savoie joignit les leçons de l'expérience. J'ai déjà dit qu'il avait suivi son père à l'armée dans la guerre de 1744. Il put ainsi, si non se distinguer, du moins se former utilement, non seulement en imitant l'exemple de son père, mais encore en suivant les opérations des meilleurs généraux de ce temps.

C'est ainsi que se formait dans l'étude des sciences et dans des principes de vertu le jeune Prince qui devait faire le bonheur du Roi son père, des

(1) De l'illustre maison de Solar.

personnes qu'il honorait de sa bienveillance, et en même temps celui de la jeune épouse que le ciel et son père lui avaient destinée.

Le mariage étant conclu entre les Cours de Madrid et de Turin, le Roi envoya en ambassadeur extraordinaire, le chevalier Ossorio, qui fut à Madrid selon toutes les formes de l'étiquette demander la main de la jeune Infante.

Le Roi voulant ensuite donner à sa Cour un plus grand lustre à l'occasion du mariage de l'héritier du trône, et en même temps récompenser les services de ceux des Grands de ses états qui s'étaient distingués en tout genre, pensa à augmenter le nombre des chevaliers de l'ordre de l'Annonciade qui se trouvaient réduits à quatre. Il tint en conséquence le 27 mai 1750, un chapitre solennel de l'ordre qui fut suivi d'une grande messe dans l'église de S. Jean après laquelle on publia la promotion de seize nouveaux chevaliers, le premier desquels fut le jeune Duc de Chablais son second fils.

La Cour partit ensuite pour aller jusqu'à Oulx au devant de l'Infante, qui était accompagnée d'une suite brillante et nombreuse, en tête de laquelle se trouvait le chevalier Ossorio en qualité de grand maître de sa maison. Le mariage se célébra le 31 mai avec la plus grande pompe. Le Roi témoigna beaucoup de joie de voir renouveler les liens de parenté avec la Cour d'Espagne, et la jeune Infante sut dès le premier abord se captiver l'affection de son royal époux, du Roi son beau-père et de toute la Cour.

Marie Antoinette Ferdinande d'Espagne entra

alors dans sa 21^e année; on ne pouvait pas la dire belle, mais la vivacité de ses yeux, un air noble et imposant donnaient de la grace à toute sa personne; les qualités de son cœur la rendaient une personne accomplie. Aussi affable par caractère que par devoir, extrêmement charitable autant par religion que par sentiment, elle était digne en tout point d'être aimée de tout ce qui l'entourait. L'attachement qu'elle conçut pour le Prince Royal dès le premier instant de leur union a conservé pendant toute sa vie tous les caractères d'une véritable passion. Victor Amédée qui entra dans sa 24^e année conçut aussi une tendre affection pour sa jeune épouse, qui s'assura aussitôt sur son cœur un empire, dont elle n'abusa jamais sur son esprit. Des soins mutuels, une confiance sans bornes, une tendresse toujours égale firent le bonheur de cette union de laquelle onze enfans ont été le fruit.

Des illuminations spontanées, des feux de joie et des cris d'allégresse accueillirent partout sur leur passage les augustes époux; mais leur entrée à Turin fut une véritable fête du peuple; le Roi vit avec une émotion indéfinissable les transports de joie des habitans de Turin, et put connaître à quel point il était adoré, aussi bon père que bon souverain, Charles aimait ses enfans. L'heureux établissement de son fils aîné lui causa une satisfaction inexprimable; il aurait voulu de même pourvoir à celui de ses autres enfans.

Madame Louise, la seconde de ses filles, déjà dans l'âge d'être mariée, déclare au Roi son père qu'elle se croit destinée pour le cloître. Charles résiste

d'abord et veut éprouver la vocation de sa fille , mais la voyant ensuite toujours ferme dans son projet, il lui permet de se retirer au Monastère de S. André de Chieri ; en proie à la plus vive douleur, Charles veut cependant la renfermer dans son sein , et se rappelant ses devoirs il sort lui-même de son cabinet pour encourager ceux qui n'osaient se présenter ce jour là à son audience.

La Duchesse de Savoie ne tarda pas à donner au Roi son beau-père la satisfaction de se voir renaître dans ses petits fils ; après une grossesse très-heureuse elle accoucha le 24 mai 1751 d'un Prince que le Roi son aïeul tint sur les fonts de Baptême et auquel il donna les noms de Charles-Emmanuel Ferdinand Marie Prince de Piémont.

La naissance de ce Royal enfant excita dans les sujets du Roi la joie la plus vive.

Le Souverain Pontife Benoît XIV voulut saisir cette occasion pour donner au Roi des témoignages de l'estime particulière qu'il avait pour lui , et envoya un Nonce extraordinaire pour porter les langes benits ; distinction dont il ne faisait usage qu'envers les plus grands Princes défenseurs de la foi.

Cependant le Roi ne perdait point de vue les améliorations qu'il prétendait introduire dans les états surtout pour la prospérité du commerce. Déjà le 12 mars 1749 , il avait signé ce fameux édit qui déclare port franc la plage de Nice, celle de S. Hospice et le fort de Villefranche.

Dans l'année 1750 il ordonna que l'on commença le port de Nice, mais cet ouvrage fut

suspendu à cause des avis divers que les Conseillers du Monarque avaient adoptés relativement à la situation du nouveau port : l'opinion émise par le comte Bogino prévalut, et le port fut ouvert à l'embouchure d'un ruisseau qu'on appelait *Limpia* qui se jette dans la mer à peu de distance de la ville vers le levant.

Après avoir frayé au commerce des routes sûres et faciles par son traité du 14 février 1753 avec le Duc de Modène par la libre navigation du Pô, et en ouvrant les grandes routes de Nice, de Novare, de Modène, de Mondovi, d'Alexandrie, de Voghéra et d'Ivrée, il prit les mesures nécessaires pour l'assujettir aux règles de la bonne foi et aux lois de l'état en créant un Conseil de commerce, en perfectionnant les statuts du Tribunal érigé par le Roi son père, et publiant plusieurs autres réglemens pour les Consulats de Nice, de Turin et de Chambéry : il créa aussi une compagnie de commerce sous le titre de Compagnie Royale de Piémont pour les ouvriers et négocians. Il fit construire aussi quelques bâtimens nouveaux destinés principalement au transport alternatif des denrées du Piémont, et de la Sardaigne, afin de rendre plus active la communication entre cette île et ses Etats de terre ferme.

Quoique l'acquisition de la Sardaigne fut d'abord en elle même plus à charge, qu'avantageuse, puisque les revenus qu'elle pouvait produire suffisaient à peine à l'entretien des garnisons nécessaires, Charles-Emmanuel s'occupa cependant des moyens d'y établir les mêmes principes d'administration qui gouvernent les autres Etats.

Il y fonda les Universités de Cagliari et de Sassari, une Imprimerie Royale, un bureau de l'Insinuation, des Monts de Piété, il y ordonna des plantations de muriers et de tabac, y publia un nouveau règlement des monnaies, un code criminel, y érigea des Seminaires, et comme je l'ai dit y retablit l'Evêché d'Iglésias.

En distribuant ainsi à toutes les différentes parties de ses Etats un degré proportionné de mouvement et de vie, Charles-Emmanuel veillait avec un zèle égal à tout ce qui pouvait maintenir l'observation des loix, l'exercice de la justice, le culte de la religion, dont on voit dans tous les Etats de ce Roi des monumens durables.

Un incident assez léger en lui même faillit cependant être en l'année 1755 la cause d'une rupture entre la France et la Cour de Turin. Le trop fameux Louis Mandrin chef de Contrebandiers, poursuivi par les employés des fermes générales de France, fut arrêté dans un village de la Savoie; l'exécution de ce bandit eut lieu à Valence aussitôt après son arrestation pour ne pas donner le temps à la Cour de Turin de faire des réclamations à cet égard.

Le Roi conseillé par le Comte Bogino ne crut pas devoir dissimuler ni souffrir cette violation de territoire. Il donna ordre au Comte Arborio de Sartirana son ambassadeur à Paris d'en partir sans délai.

Le Roi Louis XV à qui l'on s'empessa de faire un rapport de cette affaire donna ses ordres au premier Ministre Duc de Choiseul pour qu'on se hâta de donner au Roi la juste satisfaction qu'il deman-

dait, et ajouta ces mots : Qu'il voulait absolument que son oncle fut content.

Le Duc de Noailles, l'un des plus illustres Seigneurs et des plus distingués de la Cour de France, fut député à Turin avec la qualité d'ambassadeur extraordinaire pour faire au Roi Charles-Emmanuel des excuses sur ce qui s'était passé ; ce trait de fermeté de la part du Roi lui fit le plus grand honneur et dès lors la bonne intelligence se retablit entre les deux Cours.

Au sein de la paix, Charles-Emmanuel n'oubliait point la guerre qui tout à coup pouvait venir la troubler ; ses meilleurs maîtres dans la science militaire avaient été sans doute ses victoires et ses défaites. Tous les réglemens qu'il fit depuis relativement à la paye, l'entretien et la tenue de ses troupes, sont rédigés avec cet esprit d'équité, d'ordre et d'économie qui dirigeaient toutes les vues de ce Prince. Il daignait pourvoir lui-même à la subsistance de ses troupes, à leurs besoins, au bon ordre de leurs hôpitaux et à celui de leurs casernes. On admire celles qu'il fit bâtir à Turin, et où les soldats distribués en diverses chambrées, chacune de 90 hommes, étaient nourris convenablement. Mais par une sage prévoyance il était sévèrement défendu aux tavernes de les recevoir, autant pour prévenir les désordres de l'ivresse, et les querelles qu'elle occasionne, que le dégat de leurs habits. Le Roi assujettit également les officiers et les soldats à la plus sévère discipline; les premiers n'obtenaient des congés que rarement et pour des motifs indispensables. Des ordonnances sévères défendirent aux officiers toute

espèce de jeu de hasard et les pragmatiques pour les uniformes, leur interdirent toute sorte de luxe.

Au milieu de tous ces soins le sage Monarque n'oubliait point tout ce qui devait illustrer son Règne, et des monumens de sa Magnificence s'élevaient de toutes parts.

Il pourvut à la défense de ses Etats en faisant construire le fort d'Exilles, la citadelle d'Alexandrie, augmenter les fortifications de Fenestrelles, achever celles de Brunette.

Il ajouta à l'arsenal de Turin, commencé par Charles - Emmanuel II, un magnifique bâtiment octogone exécuté sur les dessins du Chevalier Devimenti Major Général, on y voit une fonderie, des fournaux, des ateliers, une école métallurgique, un cabinet de minéralogie et de fossiles.

Le Chevalier de Antoni⁽¹⁾ fut nommé directeur des écoles Royales d'artillerie pratique et spéculative. Le gout de bâtir avec magnificence gagnait les Princes de sang, et toute la Cour. Le 22 août 1757 se termina la bâtisse du somptueux Chateau de Raconis. Le Prince Emmanuel Philibert fils du fameux Prince Thomas avait mis le premier la main à ce magnifique édifice, lors que le Prince Louis son fils pensa à le reconstruire sur un plan plus vast et plus élégant. L'architecte Borra fut celui qui eut la gloire de diriger et de terminer ce bel ouvrage.

(1) Papacin de Antoni né à Villefranche dans le comté de Nice, était auteur d'un ouvrage intitulé *Examen sur la poudre*, traduit depuis en français, et de deux autres volumes connus sous le nom d'*Institutions physiques et mécaniques*, singulièrement estimés.

Charles-Emmanuel pensa ensuite à l'établissement de son second fils, et par ses patentes du 7 février 1763 il lui fit un riche apanage moyennant la cession de quatorze fiefs, dont la plupart sont encore aujourd'hui des Villes du second ordre les plus considérables du Piémont. Le Roi y ajouta les revenus de la Commanderie de Staffarda qui étaient assez importans. Le jeune Duc de Chablais eut ainsi une maison à part, par la bonté de son cœur, l'aménité de ses manières et la régularité de sa conduite; il sut en même temps gagner l'affection du Roi son père, et s'attirer les respects et l'amour de toutes les personnes qui avaient l'honneur de le servir.

La Duchesse de Savoie accoucha le 6 avril 1765 d'un Prince, qui reçut avec les noms de Charles-Félix le titre de Duc de Génevois; le Roi son aïeul, tout en se réjouissant de la naissance de cet enfant Auguste, voulut donner une nouvelle preuve de son respect pour la religion, et comme ce jour là était celui du Samedi Saint, il ordonna que le canon qui devait annoncer au peuple la naissance du Royal enfant ne dût tirer qu'après celui qui célébrait la Résurrection du Sauveur du Monde.

Le cinq décembre de cette année les sciences et l'humanité eurent à déplorer la perte du célèbre anatomiste Jean Ambroise Bertrandi, né en 1728 et fils d'un simple barbier; peu d'hommes honorèrent plus que lui sa profession et sa patrie; Charles-Emmanuel avait su discerner de bonne heure les talents du jeune Bertrandi, et se décida pour les perfectionner de l'envoyer voyager à ses frais;

informé de l'inquiétude bien louable que Bertrandi témoignait sur le sort de ses parents âgés et infirmes, le Roi le fit assurer qu'il aurait soin d'eux pendant son absence.

Marquis Costa, tome III, page 277.

Le Roi eut aussi à déplorer la mort de son premier peintre. Claude François Beaumont mourut le 21 juin 1766 (1); soutenu par les bienfaits de son Souverain il put dès sa première jeunesse se livrer avec ardeur à l'étude d'un art qu'il aimait passionément; il avait étudié à Rome d'après Raphaël, Carrache et le Guide; de retour à son pays, il s'occupa à décorer le palais de son Souverain, qui non seulement le nomma son premier peintre, mais l'honora en même temps de la Croix de SS. Maurice et Lazare. Ses tableaux jouissent d'une assez haute réputation, surtout ceux qui décorent la galerie du palais qui porte son nom. C'est ainsi que Charles-Emmanuel savait protéger les arts en honorant les artistes.

Attentif à tous les détails de l'administration civile et militaire de ses Etats, le Roi ne l'était pas moins à régler les affaires de l'intérieur de sa maison. Tous les Princes de la famille Royale étaient pourvus d'une pension que l'on trouverait modique aujourd'hui, mais qui était alors plus que suffisante pour leur entretien. Nous avons dit que les dépenses journalières de la Cour, ainsi que celles du séjour à la campagne étaient fixées par un budget que l'on ne dépassait que dans les occasions extraordinaires, on cite à cet égard l'anecdote suivante.

(1) Il était né à Turin en 1694.

Un jour d'été un orage terrible accompagné de grêlons, tels qu'on en voit trop souvent en Piémont à cette époque, fondit sur le Château Royal de la Vénerie dans le temps que la Cour y séjournait, et brisa presque toutes les glaces des croisées, le Roi revint à Turin quelques jours plutôt afin de ne pas surcharger le budget du montant de la réparation du dégât causé par l'orage, parce que le budget était fixé au commencement de l'année. L'état de la maison du Roi était fort simple, ce n'était que pour les occasions d'éclat qu'il réservait sa magnificence, et même dans ces occasions les dépenses étaient si bien entendues que les fêtes ne coutaient que peu de chose; par exemple à l'occasion du séjour du Duc d'York à Turin, le Roi donna des fêtes si somptueuses, que le Prince d'Angleterre à son retour à Londres ne cessait d'en faire l'éloge, et cependant le budget de cette année-là, ne dépassa que de soixante mille livres la somme ordinairement fixée.

Charles-Emmanuel était scrupuleux observateur de l'étiquette; il s'en rendit esclave lui-même pour le maintien de l'ordre et de la subordination; et pour mettre un terme à l'espèce de licence, qui s'était introduite à la Cour du temps du Roi son père, qui n'aimait point la gêne. Jamais les Princesses ne parurent devant lui sans être en habit de Cour; lui même ne se montrait jamais en public, qu'avec l'air de dignité qui convient à un Roi. Cependant on ne pouvait être plus doux et plus indulgent, qu'il ne l'était envers ses domestiques; familier avec ceux qui avaient l'honneur de l'ap-

procher il les mettait à leur aise , et dans le cas de s'expliquer librement; c'est ainsi que ce grand Prince savait en imposer à ses sujets, et les contenir dans une soumission respectueuse sans pourtant leur faire sentir le joug du devoir.

On sait qu'il désapprouvait dans un Souverain l'envie de voyager, qui commençait à s'introduire en Europe, et on a retenu ce qu'il répondit à l'Empereur Joseph II qui lui demandait pourquoi il n'aimait pas les voyages: *Les Rois sont des statues , dit Charles, qu'il ne faut pas descendre de leurs piédestaux: hors de nos frontières tout le monde nous connaît et nous ne connaissons personne* (1).

Ses occupations sans cesse renaissantes ne faisaient pas perdre de vue à Charles les affaires générales de l'Europe. Examinant lui-même avec le plus grand soin les dépêches de ses ministres près les Cours étrangères , il y répondait quelquefois de sa main. Il écrivait souvent lui-même aux Souverains, comme par exemple au Pape, au Roi de Prusse, au Duc de Modène. Il n'épargnait ni soins ni dépenses pour découvrir les projets les plus cachés des autres Puissances; et pour recevoir avec promptitude les moindres nouvelles de tous les Etats voisins et éloignés. Moins hardi que le Roi son père il n'embrassait jamais un parti sans l'avoir considéré sous toutes les faces. Ferme dans sa résolution lorsqu'une fois elle était prise, on ne reconnaissait plus en lui aucune trace de ses premiers doutes. Religieux obser-

(1) L'auteur de cet ouvrage a entendu dans sa jeunesse répéter ces paroles mémorables par quelques personnes qui fréquentaient la Cour du temps du Roi Charles.

vateur de sa parole, ami de la vérité, qui fut toujours la base de sa conduite et de ses discours, il aimait qu'on remarquât sa franchise et sa droiture. Né avec une santé délicate, il trouvait dans une frugalité constante et toujours égale les forces nécessaires à la multiplicité de ses travaux.

Ses délassemens consistaient en grande partie dans les plaisirs de la chasse; il aimait ce noble exercice, qui tout en contribuant à le fortifier, lui représentait une image de la guerre, et lui rappelait les beaux jours de sa gloire. Quelquefois le dimanche, seul jour où il ne s'occupait pas d'affaires, il accompagnait sa famille au spectacle; plus souvent encore il passait ses soirées avec l'abbé Pasini bibliothécaire et avec le Chevalier Deydier Censeur de l'Université; il se plaisait à entendre ces deux personnages, doués d'une instruction solide, parler sur tous les genres de littérature; souvent même il mettait à profit ses entretiens pour s'informer de l'état de l'instruction publique, et des bons sujets qui sortaient chaque année de l'Université.

C'est ainsi que ce sage et vertueux Monarque remplissait tous les instans d'une vie, qu'il consacrait au bonheur de ses peuples. Ennemi de toute mesure brusque et tranchante, tout en s'enformant des améliorations dont toutes les branches de l'administration pouvaient être susceptibles, il ne voulut jamais ébranler l'opinion publique en tentant des réformes qui dans leur exécution présentent souvent des inconvéniens que l'homme le plus expérimenté ne peut prévoir, et qui rarement procurent les avantages qu'on s'en promettait.

Après avoir par différentes déclarations sur le code Victorien du 1729 rappelé ses peuples au premier esprit de la loi, et plein d'ailleurs du plus grand respect pour cet ouvrage du Roi son père, il se borna à y faire les seules additions utiles qu'une longue expérience et plus encore la multiplication des abus lui avaient démontré indispensables.

C'est ainsi que parurent et furent publiées le 7 avril 1770 ces Constitutions Carolines. Ce dernier monument de la sagesse de Charles-Emmanuel qui obtint le suffrage des hommes d'Etat de tous les pays (1).

Le Roi appela près de lui, pour perfectionner la refonte du Code Victorien, les Magistrats les plus éclairés de ses Etats, qu'il fit siéger à des congrès, qu'il présidait lui même; aussi ce Code fut-il considéré dès lors comme un chef-d'œuvre de sagesse, de prévoyance et de clarté.

Ce Code immortel pourvoit à tous les besoins par les sages dispositions qu'il contient.

Il commence par le plus impérieux de tous celui qui concerne la religion. Des amendes et des peines rigoureuses sont infligées aux transgresseurs de la Loi divine, sur l'observance des fêtes et absti-

(1) Le Baron de Carmer successeur du fameux Chancelier Coccei en Prusse du temps du Grand Frédéric disait *ut supra*; le célèbre Muratori dans deux de ces ouvrages n'épargne pas les éloges au Code piémontais, en disant qu'il serait à désirer que de pareilles loix pussent s'étendre aux autres Etats d'Italie. Muratori, *Difetti della Giurisprudenza*, ediz. di Venezia 1743, pag. 98, 153, 154, 188, 193. *Della pubblica felicità*, ediz. di Venezia 1749, pag. 97, 104.

nences, sur le respect dû aux églises et au Saint Nom de Dieu.

Les affaires des pauvres sont spécialement recommandées à la surveillance des Magistrats ; un avocat et un procureur avec des substituts sont dans chaque Sénat particulièrement chargés de la défense de leurs causes, et avec une prohibition expresse de rien exiger, ni recevoir de leurs malheureux clients. Institution bienfaisante, que l'on ne voit dans aucun autre pays, et qui assure à l'infortuné les moyens d'exercer ses droits contre un injuste oppresseur.

Les précautions les plus sages sont prises pour s'assurer de la probité des Procureurs ; et pour que les Avocats ne puissent entreprendre de causes injustes.

La loi du sermant dans un procès qui excède la valeur de 400 livres exige un appareil fait, pour imposer à celui qui le prête le devoir de rendre hommage à Dieu et à la vérité.

Les dispositions contre les duellistes sont à la fois rigoureuses et sages, et elles tendent à éviter un délit qui afflige si cruellement la société.

L'important objet de la conservation des peuples est confié à des Magistrats, qui veillent à tout ce qui concerne la santé publique. Leur autorité s'étend, dans les cas de contagion, même à la peine de mort. Ce Magistrat établi dans chaque district des employés qui veillent à la santé publique, assistent aux Lazarets, expédient des passeports, distribuent des parfums, etc.

Après avoir donné à ses peuples ce sage recueil de lois qui prévenaient tous les besoins, les Roi pour-

vut à celui qui est un des plus essentiels , c'est-à-dire ce qui concerne l'instruction publique : alors parurent , c'est à-dire le 19 novembre 1772 , les constitutions pour l'Université Royale, qui concoururent à donner à ce corps illustre la célébrité qu'il s'est acquise, et qu'il conserva toujours dans l'Europe savante (1).

Après ces différens travaux le Roi en préparait d'autres encore, tant il était infatigable, pour pourvoir à tous les besoins de ses sujets; mais Dieu qui dans ses impénétrables décrets voulait récompenser tant de vertus ce préparait à appeler à lui ce grand Prince.

Dans le printems de 1772 il fut reconnu, que le Roi était attaqué d'un hydropisie. Cependant l'art des médecins put arrêter les progrès du mal de manière que dans le courant de l'été l'état de Charles-Emmanuel sembla s'améliorer sensiblement. Dans l'automne suivant il put assister aux chasses de Stupinigi.

Cet état satisfaisant ne dura pourtant que jusque au commencement de l'hiver , époque où la maladie empira de manière, que l'espoir que l'on avait

(1) Il était réservé à l'un de ses successeurs, le Roi actuel, de suivre en tout son exemple, mais surtout dans ce qui peut assurer le bonheur de ses sujets. On ignore pas, que parmi les travaux importans aux quels s'est livré avec tant d'ardeur notre Souverain adoré, on admire depuis le commencement de l'année 1838 un nouveau Code de Lois, que la marche du temps à travers les révolutions du XVIII et du XIX siècle a rendu nécessaire et qui, de même que toute oeuvre émanée de la maison de Savoie, porte l'empreinte du sceau de la sagesse et de la prudence.

conçu de conserver encore quelques années des jours si précieux s'évanouit entièrement.

Tout était consterné dans la capitale, le Roi seul, magnanime en tout apparaissait tranquille, et semblait ne pas s'occuper de ses maux. Il continuait à donner audience aux Ministres, et comme les facultés intellectuelles ne s'étaient pas affaiblies en lui, il continuait à vaquer à l'expédition des affaires.

Mais il s'occupait principalement de la plus essentielle, c'est-à-dire de se préparer en bon Chrétien au passage de l'éternité. Aussi demanda-t-il de lui même qu'on lui administrât le S. Viatique. Cette cérémonie eut lieu avec toute la solennité convenable; elle fournit une nouvelle preuve des sincères sentimens de piété de l'Auguste malade.

Le Roi dit à cette occasion à l'Archevêque de Turin (1) « Que soumis à la volonté de Dieu il était
« prêt à paraître devant lui, que sa conscience ne
« lui reprochait rien qui eut été contre la volonté
« de Dieu, et à l'accomplissement de ses devoirs,
« qu'il ne croyait pas d'avoir pendant son gouver-
« nement fait une seule chose, qu'il crut être pre-
« judiciaire à l'intérêt de ses sujets. » Paroles mé-
morables que peu de chrétiens peuvent répéter avec assurance, et qui démontrent à l'évidence les sentimens vraiment pieux, que nourrissait depuis long temps cette Grande Ame.

On ne pouvait entendre sans verser des larmes d'attendrissement les instructions paternelles et les bénédictions qu'il donnait au Duc de Savoie, son fils, et au Prince de Piémont son petit fils.

(1) Monseigneur Rorngo de Rora.

Le mal augmentant avec rapidité, le Roi voulut recevoir l'extrême onction, qui lui fut administrée par l'Abbé del Carretto un de ses aumoniers ; les prières des agonisants furent lues par le Cardinal de Lances.

Le Roi mourut vers les deux heures du matin du 21 fevrier 1773 dans la 72^e année de son âge et la 43^e de son règne.

Charles-Emmanuel, dit un auteur son contemporain (1), n'était pas favorisé de la nature du côté du physique ; ses traits tenaient beaucoup de ceux d'Anne d'Orléans sa mère ; il avait comme elle les yeux roux, les lèvres grosses et tombantes et un son de voix désagréable ; sa taille très petite, et le port défectueux de sa personne, étaient peut-être la cause qu'il ne paraissait pas volontiers en public autrement qu'à cheval ; alors il paraissait un tout autre homme : l'équitation était sa passion favorite, et peu de personnes possédaient cet art comme lui.

Mais si les qualités physiques n'étaient pas avantageuses à Charles-Emmanuel, ses qualités morales en faisaient un grand Souverain. Je croie avoir donné une idée de ses grandes qualités dans le cours de ce petit ouvrage, et d'avoir démontré que Charles Emmanuel parait avoir réuni en lui seul toutes les rares qualités par les quelles ont brillé les Princes de cette illustre race, qui depuis plus de huit siècles a fait et continuera à faire encore le bonheur des peuples que la Divine Providence a soumis à son empire.

(1) L'Abbé Denina.

Österreichische Nationalbibliothek



+Z170868800

